

Carnet de route interrompue

Foulq, (près Toul), le 8 août 1914-

Qu'y aurait cru, voilà un mois, que mes vacances seraient interrompues par la guerre ?...

Enfin, me voici donc en campagne. Je ne m'en plains nullement, du reste. Puisque les Allemands nous ont amenés là, qu'ils défient de leur orgueil Barbare la civilisation latine, et bien, allons-y carrément.

L'entrain des troupes (active, réserve, territoriale) est admirable. Tous les soldats sont décidés à verser, généreusement et courageusement, leur sang pour la gloire de la Patrie, et le salut des peuples européens civilisés. Pour ma part, je ferai tout mon devoir.

J'appartiens au 52^{ème} territorial d'infanterie, affecté au 20^{ème} corps, qui comprend les divisions de Nancy et Toul.

Je suis arrivé à Neufchâteau le 3. Le 5, mon régiment partait à pied pour Toul. Nous y sommes depuis hier et attendons les événements.

J'ai eu le plaisir de retrouver au régiment une dizaine de Josselinais domiciliés à Paris. Mon camarade de file est un ami d'enfance. Vous pensez si cela nous reconforte.

Par ailleurs, il y a également un grand nombre de Morbihannais et autres Bretons ? Je vous apprendrai même que j'ai trouvé hier, dans une compagnie voisine, un Pontivyen, qui fut votre élève, vous connaît très bien, ainsi que votre père. J'ai oublié son nom. Mais je vous donne tout de même le bonjour de sa part.

Mon régiment, qui comprend des hommes de 35 à 45 ans, est plein d'entrain. Nous sommes copieusement nourris. Nos officiers sont très gentils.

Je tiens au jour le jour un carnet de route. J'ai prévu le cas où je mourrais sur le champ de bataille, et serais ramassé par des Français : ce carnet serait remis à ma femme, avec prière d'en tirer une copie à votre intention. Comme je suis entouré des Morbihannais, cela pourrait peut-être vous intéresser. Vous pourriez donc en tirer le parti qu'il vous plairait. Je demande cela à votre amitié.

La région où nous cantonnons est infestée d'espions. L'on se méfie...

Je suis très content de savoir ma femme rentrée à Paris. Elle est près de sa sœur.

J. BERTHIER, soldat au 52^{ème} régiment territorial d'infanterie, 3^{ème} compagnie, dépôt de Neufchâteau (Vosges)

- Pauptan – Belgique 23 Août 1914

A peine avons-nous mangé la soupe, nous prenons position sur les crêtes qui dominent le village de Pauptan, le canon tonne au loin, nous attendons à nous trouver face à face avec l'ennemi, on nous distribue des cartouches de réserve ; il est cinq heures et nous n'avons pas encore vu l'ennemi ; de gauche à droite nous sommes couverts par de l'artillerie ; dans notre ligne de tirailleurs se trouvent nos deux mitrailleuses, notre position est très avantageuse

24 août-

J'avais confectionné un gentil bivouac, mais des ordres arrivent et nous allons, toute notre compagnie coucher sur le bord de la route, un avant poste dans la nuit a eu une vive fusillade, le canon tonne avec violence, nous voyons une lueur à l'horizon ; il paraît qu'un village est incendié par notre artillerie pour débusquer l'ennemi ; la fusillade cesse, un brouillard très grand m'empêche de ne rien voir ailleurs, je suis à mon poste et ferme l'œil prêt à faire comme les camarades, mon devoir, par instant le canon tonne toujours , nous voyons passer le

..... elles avaient dans leurs bras leurs enfants, elles ont les yeux pleins de larmes mais une joie se lit dans leurs yeux lorsqu'elles nous disent que l'armée allemande est coupée en deux par nos armées, à ce moment défile devant nos yeux toute une armée française pendant deux heures, fantassins, cavaliers. Quel joli et inoubliable moment où nos cœurs battent tous pour toi chère patrie et comme ils marchent en ordre et en silence n'ayant qu'une seule pensée de soulager les frères qui viennent de remporter une victoire. Le canon devient plus espacé et nous n'entendons plus la fusillade si vive il y a une demi heure de cela et toujours de bonnes nouvelles nous sont données par le fermier qui quitte son logis ou nous avons tous l'espoir que bientôt il sera de retour.

Lundi 24 août

Un peloton de cavalerie met ses chevaux dans un champ de luzerne, en un clin d'œil le pauvre carré est dévoré par les bonnes bêtes. Ensuite vint le tour de bottes d'avoine et cela fait il s'éloigne rejoindre le corps qui poursuit les allemands en fuite. Je ne peux en croire mes yeux, feu de mitraille et maintenant plus rien, plus de canon, plus de mouvement, plus de sifflement des obus qui passent au dessus de notre tête, jusqu'à présent nous autres nous n'avons pas encore vu l'ennemi. Nous revenons en France, nous quittons nos positions de Ponpéan à 9 h 30, « nous reculons en arrière », il fait une chaleur accablante, nous avons 250 cartouches dans notre cartouchière, c'est pourquoi on fatigue beaucoup, mais nous marchons vite quand peine à voir même malgré la grande chaleur. Les hommes viennent se rafraîchir en buvant l'eau de la Meuse, partout du monde qui fuit, croyant que les Prussiens vont venir les déranger, cela fait

25 août- Faut-il venir au siècle où nous sommes pour voir pareille catastrophe, voilà trois fois que nous faisons le même chemin sans savoir où nous allons cantonner, il fait toujours de plus en plus chaud et la faim commence à se faire sentir.

Demain il est fort possible que nous verrons enfin les Pruscots, se complète, nous nous replions toujours en arrière sur Donchery et Chevreuse où nous faisons la grande halte, une heure de repos bien mérité, au dessus de nos têtes trois aéros nous distraient, ils croisent dans toutes les directions. Je viens d'avoir un kina à la gare de Donchéry, il y a des vivres de réserve en panne. J'y vais et emporte sur mon sac 6 boites de singe et je coupe un énorme bout de lard que je mets dans ma musette, ce qui me fait en surcharge dans les 15 à 20 livres : j'ai deux kilomètres de retard sur ma compagnie, malgré cela je la rattrape à la première pose, dite que le petit soldat français n'est pas courageux !

25 août-Nous nous mettons en marche, nous sommes placés comme dans une cuvette, nous avons à nos côtés la route de Sedan, tous les habitants quittent cette ville. Je vois même une caravane sur la route qui est traînée par les propriétaires. De gauche à droite nous protégeons l'artillerie qui attend le moment de rentrer en scène. Nous sommes au commencement de la bataille du 26 août, 6 heures du matin, fusillade d'artillerie se répétant plus de deux heures, cinq à six obus allemands éclatent au dessus de notre tête sans faire de dégâts , à un moment donné deux de mes camarades sont blessés assez gravement ; quelques minutes un canon de l'artillerie est mis hors de combat, j'ai peine à respirer, le sergent qui se trouve à côté de moi me dit je crois que ça va chauffer, en effet les obus tombent de plus en plus, nous nous abattons en arrière pour ensuite revenir en avant, alors nous chargeons à la baïonnette en criant : Vive la France ! A la baïonnette, à la baïonnette ! A non, quel feu nous entraîne, nous entrons dans le bois. Les prussiens s'enfuient, nous les cherchons, finalement une fusillade nous accueille et de crier encore : à la baïonnette ! Mais nous nous vîmes enfermés entre deux feux, dans cette attaque nous perdons très peu de camarades, mais nous en avons sabré

plusieurs, nous l'échappons belle, les prussiens ont fui et nous sommes maîtres du bois. A sept heures du soir, tout est revenu au calme. Dans la nuit nous partons sous la pluie qui tombe à torrent, nous sommes traversés, nous mettons des bottes de paille sur la tête pour nous protéger contre la violence de la pluie. Ça fait peine à voir tous mes copains sont, comme moi, trempés jusqu'aux os, enfin le régiment se reforme et nous repartons en marche. Au bout d'une heure la pluie cesse, nous arrivons dans un petit village, nous y cantonnons, nous repartons et allons nous porter dans un petit bois. Un avion français vient atterrir à quelques mètres de nous, aussitôt on entend un bombardement à n'en plus finir, enfin il nous arrive des ordres de quitter le bois, on marche toute la nuit dans des chemins impraticables, il fait sombre à tel point que nous sommes obligés de nous tenir la capote pour ne pas se perdre et tomber dans un ravin quelconque, enfin on arrive à minuit sur les positions que nous devons occuper. A sept heures du matin, le combat entre notre artillerie commence très violent, nous partons en avant, la bataille est engagée, alors les obus tombent comme de la grêle tuant et blessant plusieurs des nôtres, mais nous allons de l'avant. Au bout de cinq heures nous sommes maîtres des bois, les boches ont fui. Alors on commence à ramasser les blessés prussiens et français, ils sont nombreux des deux côtés. Je me trouve à passer près d'un des nôtres tué deux jours avant, cela fait peine à voir, il a les yeux grands ouverts et la putréfaction est déjà avancée ; plus loin des troupeaux de bétail où il y a plusieurs têtes de tuées, je trouve également des casques, baïonnettes, manteaux prussiens, il y en a tant qu'on veut, en ce moment on vient de trouver un des nôtres, pauvre blessé qui est resté pendant trois jours dans le bois. Il a le emporté et le bas de la jambe broyé, il nous fait un récit vraiment touchant, il commence par nous dire qu'il a crié très longtemps espérant que l'on viendrait le chercher, mais toujours rien, il entend des chevaux, c'est une patrouille hulande qui passe près de lui, le malheureux leur tend son quart pour leur demander à boire, et eux lui demande s'il veut manger, il leur dit non, je n'ai pas faim, les hulands s'éloignent en le laissant là et c'est alors qu'il a été retrouvé par nos brancardiers.. Nous nous apprêtons à cantonner, il est huit heures du soir, nos troupes sont loin en avant lorsque tout à coup l'ordre arrive de battre en retraite, c'est alors une fuite suivie d'escarmouches car les prussiens viennent d'avoir des troupes fraîches et nous attaquent, nous résistons pour permettre à notre train de combat et notre convoi de prendre de l'avance ; il y a là dans une grange et un hangar de nombreux blessés, je vois devant mes yeux un sergent rendre l'âme après avoir embrassé un de ses camarades qui se trouve auprès de lui et qui reçoit les paroles sacrées de ce héros qui lui dit d'embrasser pour lui s'il revient son père et sa femme, cela me fend le cœur et je pleure de voir que plus de trente blessés qui sont là vont être abandonnés là , vu qu'il n'y a aucune voiture pour les transporter et nous voilà partis dans la nuit laissant là ces malheureux Que vont-ils devenir ? Nous sommes déjà loin de Chevreuze et de Saint Aynant, je reverrai toute mon existence cet endroit de lutte où tant de courage a été par tous ces courageux héros morts au champ d'honneur et dont le souvenir restera toujours gravé dans ma mémoire. Par suite d'une entorse je quitte dix jours la ligne de feu.

Fouq le 26 août 1914

Etant de garde au poste de police de la mairie, j'assistai tout à l'heure au dépouillement du courrier journalier. O veine ! il y avait pour moi, outre une carte de ma femme, une charmante lettre de l'ami Emile Gilles. Vous pensez si cela m'a fait plaisir de vous lire.

Votre lettre a mis dix jours à me parvenir.

Non, vraiment, mon bavardage du six août vous a paru intéressant. Je vous avais écrit cela simplement, à la bonne franquette. Je vous autorise, néanmoins, à publier les passages que vous voudrez.

Ainsi pour mes lettres futures.

Mais, n'est-ce pas, ne manquez point de vous conformer aux prescriptions spéciales du journalisme en temps de guerre : non désignation du numéro du régiment, de son emplacement, du nom de l'auteur des lignes citées, etc... Autrement, vous vous exposeriez à des poursuites et vous m'exposeriez moi-même, en ma qualité de soldat, à des sanctions très graves.

Mon régiment est toujours ici. Nous ne sommes guère malheureux. Fouq est une petite ville propre et bien située. On y trouve des magasins de toutes sortes : cafés, épiceries, boucheries, etc. L'on ne manque donc de rien.

Nous nous livrons à des occupations manuelles : tantôt terrassiers, tantôt bûcherons. Si vous me voyiez manier la pioche, la hache ou la pelle !... Ce travail ne me déplaît point du reste : j'acquiers des biceps et mon appétit est formidable. Plus de maux d'estomac !

Mon régiment n'a point encore vu d'autre feu que... celui de la soupe. Cependant, la semaine dernière, des avions allemands étant venus nous faire visite, les forts et une compagnie de territoriaux lui flanquèrent du plomb dans les ailes. C'est une chose vraiment passionnante, je vous assure.

Par ailleurs, nous entendons assez souvent, le matin, gronder le canon dans le lointain. Ce sont nos petits « piou-piou » français (artilleurs) qui envoient aux Prussiens, pour leur petit déjeuner des tablettes... d'acier. Nous commençons à nous faire à ce tapage. Malgré tout, si, quelque jour, le régiment des papas qu'est le 52 territorial devrait donner à nous tous, soyez persuadé qu'il ferait tout son devoir. Les « vieux » se comporteraient au feu, sinon avec la souplesse des jeunes, mais avec non moins de courage. Du reste, nous avons tous foi, malgré les pertes énormes qui nous seront fatalement infligées, en le succès définitif de nos armées et de celles de nos alliés, ce qui assurera pour l'avenir, espérons-le, la Paix du Monde.

En attendant cette éventualité, les territoriaux sont toujours de bonne humeur. C'est bon signe. Je vous disais tout à l'heure que nous ne manquons de rien. Vous allez en juger.

Je me suis « associé » avec quelques camarades de mon escouade, à seule fin, moyennant quelques sous par jour, d'améliorer l'ordinaire, pourtant suffisant. Et, ma foi, cela adoucit notre vie de troupiers occasionnels. Dimanche dernier, c'était jour de repos. L'on en profite pour faire un peu la « bombe ». En voici le programme. A 10h déjeuner : bifteack, haricots, fromage, confiture de fraises, bénédictine (cette liqueur offerte par l'abbé L., un camarade de l'escouade) ; l'après-midi, le cigare aux lèvres, promenade en ville, dégustation d'excellente bière ; dîner : lapin sauté, fromage et confiture ; le soir, nouvelle promenade et bière.

Hein ! Ce n'est pas trop mal pour des soldats en guerre ! Les Prussiens n'en peuvent sans doute pas dire autant ! Tant mieux.

Dans ma précédente lettre, vous ai-je parlé de la composition de mon escouade ? Très curieux. Il y a un curé, un homme de lettres, un infirmier, un maquignon, un employé de commerce, un fabricant de voitures d'enfants, un mécanicien, un horloger, un pompier, un douanier, un braconnier... Tout ce monde, sous l'habit militaire et surtout en présence du danger commun, fait assez bon ménage.

Je pense que votre santé et celle de votre petite famille est toujours excellente.

Ma femme se porte bien. Je reçois souvent de ses nouvelles. Elle travaille toujours à l'Imprimerie Nationale.

Lorsqu'il me sera possible de vous écrire, ce sera toujours pour moi un nouveau plaisir.

Je vous serre bien amicalement la main.

J. Berthier, soldat au 52^{ème} régiment territorial d'infanterie, 1^{er} bataillon, 3^{ème} compagnie, dépôt de Neufchâteau (Vosges)

P.S- Soyez donc assez aimable d'adresser 1 ou 2 exemplaires du Journal de Pontivy à ma femme. Je trouverai cela à mon retour. De même un exemplaire à ma belle sœur : Mme François Berthier, épicière à Josselin.

Fouq le 15 septembre 1914-

Je vous ai écrit le 26 août et le 2 septembre. Avez-vous bien reçu ces lettres ?

Je pense que vous êtes toujours, ainsi que votre maisonnée, en bonne santé.

L'on doit être satisfait également là-bas de la nouvelle tournure de la guerre; Les Allemands sont en retraite sur toute la ligne.

Au début de la semaine dernière, nous avons eu ici une sérieuse alerte. Ces brigands de Prussiens avaient réussi une certaine nuit, à se faufiler à travers bois et à se rapprocher très près de nous. Aussitôt, un bataillon et demi de mon régiment fut porté en avant, comme renfort. Quant à ma compagnie, elle fut pendant 48 heures sur le qui-vive. Nous étions en cantonnement d'alerte : les hommes tout harnachés, les faisceaux de fusil, et de sacs dressés dans la rue, en permanence. D'une minute à l'autre, l'on attendait un ordre de départ. Les Allemands furent heureusement refoulés. L'on n'eut donc point besoin du concours de ma compagnie. C'est dommage. Mes camarades et moi eussions été pourtant contents d'essayer notre fusil. Nous ne voudrions pas revenir chez nous sans y rapporter un casque à pointe !...

Après cette affaire, notre artillerie continua, pendant quelques jours et nuits, de chauffer le derrière aux barbares.

Depuis plusieurs jours, c'est un défilé, par la route ou en camions automobiles, de troupes : artilleurs, dragons, fantassins, génie, marsouins. Tous ces hommes se sont battus à la frontière depuis un mois. Ils se dirigent à présent vers un autre point. Tous, malgré la fatigue, sales et boueux sont pleins d'entrain et d'enthousiasme. Ils chantent...

Le soldat français est vraiment admirable ! Hier soir, j'ai eu l'avantage de causer un bon moment avec un réserviste de l'infanterie coloniale. J'ai appris des choses vraiment intéressantes sur les divers combats livrés depuis plus d'un mois dans cette région, et auquel il prit part. Je ne puis malheureusement vous conter cela par lettre. Je vous dirai seulement que, d'après ses dires, nos troupes combattent avec une vaillance remarquable. Il citait un régiment d'infanterie qui partit à l'assaut à la baïonnette, le colonel en tête et à pied, ainsi que tous les autres officiers, en avant soit de leur bataillon, soit de leur compagnie

Il paraît que l'artillerie allemande gâche ses munitions tort et à travers. Par contre, notre artillerie fait, des ravages effrayants dans les lignes ennemies. Le marsouin conta encore que sa compagnie devant occuper au cours d'un combat, une tranchée précédemment occupée par les Prussiens la trouva pleine de cadavres. Il citait également le fait suivant, son régiment fit prisonnier une cinquantaine de brancardiers bavarois, qui tous, étaient armés de gros revolvers afin d'achever nos blessés. Quels sauvages, n'est-ce pas et qui méritent bien une correction exemplaire !...

Jusqu'à présent nous avons eu par ici un temps superbe. Malheureusement, depuis quelques jours, la pluie est venue. Samedi dernier, étant au travail sur le faite d'un haut plateau, nous fûmes surpris par un ouragan violent : pluie, vent. Croyez-vous que nous nous fîmes du mauvais sang pour cela ? Que non !...L'on se précipita dans les tranchées où ; tant bien que mal, l'on se mit à l'abri. La soupe fut très arrosée ce jour là ! Après déjeuner, les hommes de mon escouade, pour oublier leur petit malheur(nous étions trempés jusqu'aux os) organisèrent un petit concert ; un abbé, 'l'un des camarades syndiqués, comme nous nous appelons en plaisanterie, à l'escouade qui possède une très jolie voix, entonne des chants d'opéra et d'opéra-comique ; un maçon limousin , chanta des complaintes et de vieux airs de son pays ; un terrassier et un employé de la régie, anciens soldats qui firent les campagnes de Madagascar et de Chine, contèrent de drolatiques histoires de la vie militaire aux colonies. Vous voyez par là que le soldat français, même territorial, sait, en toutes circonstances, conserver sa bonne humeur ! C'est ainsi que nous trouva un officier accouru à cheval nous apporter la nouvelle de la grande victoire franco-anglaise, sur les bords de la Marne. Vous pensez avec quelle joie cela fut accueilli !... les soldats qui, comme moi, avaient toujours

conservé intact leur confiance en la victoire de nos armes en étaient doublement satisfaits; ils ne se firent pas faute de chiner les autres, penauds mais heureux également.

Nos succès ont donné du mordant à nos troupes. Je crois que désormais les Prussiens ne remettront plus jamais les pieds en terre française ! Heureusement...

Ma femme est restée à Paris. Elle y est bien, ma foi, et en sécurité maintenant.

Mon bon souvenir, n'est-ce pas, à Mme et Mlles vos filles

A vous, mon cher ami, ma meilleure poignée de main.

De la frontière, salut à vous.

P.S- Avez-vous des nouvelles de l'ami Evenou ? Est-il à Constantine où à Josselin ?...

Un petit mot de vous me ferait grand plaisir.

Sommesant le 12 septembre

Je souffre de douleurs du ventre, j'ai la diarrhée, pas de chaussures pour marcher, j'ai beaucoup de peine à me traîner. Je vais voir partout pour en trouver une paire, je n'en trouve pas, obligé d'attendre, je suis bien malade mais ça ne fait rien, il faut marcher quand même, d'ailleurs on a le cœur gai, nous poursuivons les boches qui se sauvent en vitesse. Vive nous ! Vive nos camarades !

Voici le 247 ° qui a contribué à cette victoire.

Suipe le 18 septembre

Nous sommes arrivés à Suipe à la tombée de la nuit, je suis de plus en plus souffrant, diarrhée. Il enfin je suis avec le convoi où le major m'a mis depuis quelques jours, mais ça ne passe pas du tout, et je continue à avoir mal au ventre. J'ai ma pauvre tête qui divague, un rien me fait peur. J'ai peur de devenir fou, mais qu'est ce que j'ai donc, est ce que mes crises me reviendraient, c'est à souhaiter, mais non, non, ça va mieux. Je vais vite me coucher dans la paille.

Le 27 septembre 1914-

Voilà que c'est moi, en guerre, qui vais m'inquiéter de vous ! Je vous ai écrit le 26 août, le 5 septembre et le 15, et n'ai point reçu de réponse à ces trois lettres. Celles-ci vous seraient-elles pas parvenues ?

Je n'ose penser, par ailleurs, que vous puissiez peut-être être malade. Soyez donc assez gentil, au reçu de cette lettre, de vouloir bien me fixer à ce sujet.

Plus que jamais, j'entends depuis quelques jours la chanson brutale du canon. Mais je ne puis vous dire davantage, ici que cette chanson nous est favorable.

Fouq, le 2 octobre 1914-

J'ai bien reçu le 29 septembre votre aimable carte datée du 9 septembre. Pas très pigeon voyageur...Enfin, je suis content de savoir que mes lettres vous parviennent bien. J'ai pu me procurer une lettre très suggestive d'un camarade d'escouade, à lui adressée par sa femme et relatant des faits piquants concernant l'occupation de Baccarat par les Allemands. Ce camarade m'ayant autorisé à la publier dans les journaux, j'ai pensé vous faire plaisir en vous en offrant la primeur. Vous trouverez donc cela ci-inclus. J'ai fait préciser et suivre la lettre de commentaires personnels. Naturellement, vous verrez, si vous le jugez utile, à publier tout ou partie de cette lettre. (Je vous l'ai recopiée intégralement, afin que vous la goûtiez en entier). Vous pourriez passer cela dans les journaux Morbihannais : Journal de Pontivy, Réveil Ploërmelais et peut-être même l'Ouest-Eclair. Enfin, voyez. Je crois que cela ne peut

manquer d'intéresser nos populations de l'ouest, elles qui sont à l'abri des coups sauvages de l'ennemi.

Je vous serais bien obligé de m'adresser, après publication, deux exemplaires, (un pour moi, l'autre pour le propriétaire de la lettre). Soyez donc aussi gentil d'en envoyer un exemplaire à ma femme, ainsi qu'aux adresses suivantes : Mme F. Berthier, épicière, à Josselin ; M. F. Carré, aubergiste, à Josselin ; M. Gicquel, huissier, chambre des députés, théâtre de l'Alhambra, Bordeaux, gironde ; M. Lemonnier, 11 rue de Saint-malo, Rennes ; Mlle Lucie Geslin, 133 rue st Dominique, Paris, 7^{em} ; M. Garaude, 134 rue st honoré, paris 1^{er}.

J'ai également une requête à vous adresser, tant en mon nom qu'en celui des Morbihannais du 52^{ème} territorial. Comme nous sommes ici assez privés de lecture et qu'il nous serait très agréable de lire les nouvelles du pays, voudriez vous nous faire l'amitié de nous faire l'envoi de journaux du Morbihan : Journal de Pontivy, Réveil Ploërmelais, l'on vous en serait bien reconnaissant. Envoyez cela sous enveloppe fermée, ainsi qu'une lettre. Si vous pouviez même nous faire également l'envoi d'un Au Cœur de la Bretagne, vous seriez le meilleur et le plus aimé des Morbihannais de chez nous ! Merci d'avance, mon cher ami. Excusez cette sorte de réquisition. Nous sommes en guerre !...

Que vous dirais-je par ailleurs. Ma santé est toujours bonne et je souhaite vivement qu'il en soit de même pour vous et votre famille. Le temps, après une quinzaine pluvieuse, s'est mis au beau.

Une grande bataille s'est livrée, durant quinze jours, tout près d'ici, dans la Nouë. Issue à notre avantage. Apprendrez incessamment grande victoire française. Hourrah !...

Je vous serre bien amicalement la main

J. Berthier ; soldat au 52^{ème} régiment territorial d'infanterie, 1^{er} bataillon, 3^{ème} compagnie à Fouq, camp retranché de Toul

Fouq, le 6 octobre 1914-

L'autre jour, je vous écrivais que depuis pas mal de temps je n'avais reçu de vos nouvelles. Il faut compter avec la poste, n'est-ce pas. Or, presque coup sur coup, je reçois trois cartes de vous ; l'avant dernière, hier ; la dernière, datée du 29 septembre, ce matin même. Je vous remercie beaucoup des témoignages de sympathie que vous ne cessez de me prodiguer.

Ce matin, j'avais également une lettre de Le Rouzic, vice-président des M. D. P et une de l'ami Charles Géniaux. Le Rouzic est sergent au 58^{ème} territorial, 19^{ème} compagnie à Belle-Isle. Il garde des prisonniers allemands ; Belle-Isle en possède 3100 !...

Géniaux a été bien malade. Il relève seulement. Il me cite plusieurs de ses parents et amis tués ou blessés.

Il m'est très agréable de vous lire tous. Avant-hier, je vous ai adressé un article encadrant l'insertion d'une lettre intéressante. J'ai signé : J. Berthier, morbihannais territorial à la frontière. Je pense qu'il serait peut-être bien de biffer la signature. J'oublie que je ne suis plus civil et que je n'ai sans doute pas le droit de faire état de ma situation militaire à la suite d'un article. S'il y est temps encore, et pour éviter tous ennuis, faites donc le nécessaire. Du reste, peut-être y avez-vous songé vous-même. Maintenant, cela n'a peut-être aucune importance ?...

Voudriez-vous envoyer un exemplaire du n° qui contient la lettre en question et mes commentaires à Ch. Géniaux, à La Fuie, en Malansac.

Soyez donc assez gentil de m'adresser également, sous enveloppe fermée, l'exemplaire du Journal de Pontivy qui contient votre article sur les Bretons en guerre.

Vous pouvez également envoyer collection du Journal de Pontivy à ma femme, à Paris, laquelle classe soigneusement lettres de guerre et journaux divers. Ca me fera grand plaisir.

Le père Garaude m'écrit très souvent. Brave homme ! C'est la providence des Morbihannais de Paris ! Il passe tout son temps à écrire à tous les amis qui sont aux armées ; il leur demande de leurs nouvelles qu'il s'empresse ensuite de communiquer à chacun. J'ai ainsi appris que quantité de Morbihannais ont été au feu dans la Marne, dans l'Aisne, etc... jusqu'à présent, quelques blessés, mais pas de morts !... Allons, tant mieux.

J'ai un beau-frère qui a été déjà 8 fois au feu et n'a pas été blessé. C'est un veinard !...

Pontivy doit en effet présenter une animation extraordinaire.

Vous avez beaucoup de travail à la rentrée des classes. Il doit vous manquer pas mal de jeunes instituteurs.

Si vous avez occasion d'aller à Josselin, ne manquez pas de faire visite à mon oncle Carré et à ma belle sœur Mme François Berthier, qui en seront enchantés. Il est vraiment regrettable que mon pauvre frère cadet soit mort juste deux mois avant la guerre, pendant laquelle il eût pu, comme officier d'administration, rendre des services.

En attendant le plaisir de vous lire, à nouveau, je vous serre bien chaleureusement la main. Mon bon souvenir à Mme et Mmes Gilles.

Et vive la France.

P-s : Voici l'adresse de M. Garaude : 131 rue Saint-Honoré- Paris 1^{er}. Cet ami sera certainement très content de lire « le journal de Pontivy ».

-Il y a trois jours, j'ai pris la garde à l'école de filles de Fouq. Nous gardions des tas de foin qui sont alignés derrière l'école. J'ai passé la nuit, allongé sur la paille, dans une classe. Cette particularité me faisait songer à vous.

-Aucune nouvelle de mon jeune frère (Matho) depuis le début de la guerre. Doit être au service d'aviation de Nancy, à moins qu'il n'ait marché avec son régiment, le 279^{ème} de ligne, régiment très éprouvé à Moranges...

Le 12 octobre 1914-

...Suis de garde aujourd'hui dans une école de Fouq. Du pupitre du maître d'école où je suis installé je vous passe mon meilleur salut ; dans la cour, des enfants chantent les louanges de ce qui donne du bon vin...Nous jouissons d'un très bel automne. Puisse ce beau temps continuer. Suis très inquiet sur le sort de mon frère, affecté au 179^{ème} d'infanterie. Personne, femme, parents, amis, n'a reçu de ses nouvelles depuis la première quinzaine d'août. Je sais que son régiment a été très éprouvé au cours de divers combats en Lorraine. Est-il tué ? Est-il prisonnier ? ...J'ai écrit à son colonel....

Le 21 octobre 1914-

Les Morbihannais du 52^{ème} territorial vous remercient vivement pour l'article du « journal de Pontivy » du 4 octobre. Continuez...Très beau votre articles Aux femmes françaises. Les opérations militaires continuent à bien marcher. Le canon ne nous assourdit plus par ici.

Suis très inquiet sur le sort de mon jeune frère : aucune nouvelle de lui. Son régiment a été très éprouvé au cours de divers combats en Lorraine. Il est fort à craindre qu'il ne soit ou tué ou blessé.

Suis de garde dans un bois. Je vous écrit cette carte sous la tente. A côté, un grand feu flambe, autour duquel sont assis les camarades. Le frichti mijote sur la braise. Le brouillard d'automne enveloppe bois et champs : les feuilles voltigent...Cela ne manque pas de charme. Avez-vous des nouvelles d'Evennou ? J'ai envoyé une carte, dernièrement à ses parents.

Fouq, le 30 octobre 1914-

J'ai bien reçu le petit libéral de Loudéac et Au cœur de la Bretagne. Merci vivement pour les camarades lecteurs du 52^{ème} territorial. Il y a déjà un originaire de Guéhenno qui est en train de « dévorer » votre volume. Fouq est bien calme depuis mercredi dernier. Les deux compagnies du 52^{ème} territorial qui y cantonnaient sont parties à Ecrouves, sis à 4kms d'ici. Il ne reste à Fouq, pour assurer le service de place, qu'une section, plus quelques douaniers et des ouvriers d'artillerie et du génie occupés dans une fonderie. Un lieutenant m'a confié une petite fonction : fonctionnaire caporal d'ordinaire. J'ai donc été versé à la 1^{ere} section qui est restée ici. J'ai à m'occuper des subsistances pour 91 hommes. Je suis bien tranquille. Me voilà donc monté en grade : gradé sans galons ! A bientôt le bâton de maréchal !...

Mon lieutenant m'a confié ce soir que, lorsque les allemands seraient rejetés complètement chez eux, le 52^{ème} territorial, ainsi que les autres régiments de territoriaux, passeraient probablement (certainement) en Lorraine. Nous ferions le siège de Metz ou Strasbourg. Tant mieux. L'on verra donc du pays et des Prussiens !...

P6S- Le propriétaire de la lettre que vous avez reproduite dans le Petit libéral est très touché de votre article. Les camarades à la frontière ont été aussi très émus. Il a aussitôt adressé ce journal à sa femme. Ce qu'elle va être surprise de voir reproduit sa lettre !

Quand j'aurai quelque heures de disponibles, je tâcherais de rédiger à votre intention un article sur les « territoriaux au travail ».

Nancy, le 8 novembre 1914-

Me voici enfin en marche : depuis hier, le 1^{er} bataillon de mon régiment est à Nancy...Nancy que les Prussiens se vantaient de prendre en 48 heures et qu'ils n'ont jamais eu. Nous sommes en caserne. Mais, paraît-il, dans quelques jours nous partirons plus loin. C'est un acheminement vers Strasbourg ou Metz. Nancy est bien vivant et calme...

Dans ma caserne, il y a plusieurs prisonniers allemands. Ce matin, ils épluchaient les patates...Ma femme est venue me voir la semaine dernière. Ca fait plaisir....

Nancy, le 18 novembre 1914-

J'ai bien reçu votre mot du 13 courant. Celui-ci s'est croisé avec un nouvel article que je vous ai adressé : « L'armée de Bretagne ». Justement vous avez pu voir que j'y adresse un suprême adieu à mon pauvre frère. Au surplus, voici ce que je puis ajouter : les chansons de Matho qui obtinrent le plus de succès dans les fêtes bretonnes sont intitulées : l'Aviation, un voyage au grand village, Restons chez nous, ; comme monologues : j'voulons m'marier, le criou public, l'arracheur d'dents ; je dois ajouter qu'il était meilleur dans le monologue que dans la chanson. Il avait une façon toute personnelle d'interpréter ses œuvres patoisantes ; sa mimique était des plus originales, elle déchaînait le fou rire des spectateurs. Avec cela très affable, bon enfant, sans façon, Matho conquérait aussitôt la sympathie. Bref, on ne pouvait pas ne pas l'aimer. Voilà quelques détails...

Merci beaucoup de vous être dérangé pour aller porter le bonjour de mon ami Bougaud a son beau frère blessé Colin.

P.S- je pense que vous avez bien reçu mes cartes photos : (moi et ma femme), (groupe de Josselinais du 52^{ème})

Nancy le 19 novembre 1914-

Je vous adresse ci-inclus, l'article promis depuis déjà pas mal de temps. Je l'avais commencé à Fouq voilà trois semaines, mais n'avais pu le poursuivre. Mes fonctions absorbantes de caporal d'ordinaire, le transfert de mon bataillon à Nancy et le séjour de ma femme ici m'en

ont empêché. Enfin, ce soir, j'ai tout de même pu terminer ce modeste travail. J'ai écrit cela sans prétention, au hasard de la plume pourrais-je dire.

J'ai bien reçu votre aimable mot et vous remercie vivement.

Je suis toujours en bonne santé.

Maintenant, adieu la pelle et la pioche. Nous sommes redevenus « bleus » : exercice, service en campagne, etc...

Combien de temps resterons nous ici ? Je ne sais. Mais ce que je puis vous dire, c'est que nous sommes dans la deuxième grande phase de la guerre.

Les officiers nous ont déjà prévenus à ce sujet. Je crois que nous ferons le siège de Metz ou de Strasbourg.

Cette perspective ne nous effraie nullement d'ailleurs. Au contraire. Pour ma part, j'ai à venger mon jeune frère, lequel a très probablement été tué par les Boches. A une demande de renseignements adressée au colonel du 279^{ème} de ligne, auquel appartenait mon pauvre frère, le capitaine de sa compagnie m'a répondu textuellement ceci : le soldat Berthier a été porté comme disparu à la suite du combat de Courbesseaux le 25 août 1914, sans qu'il soit possible de donner de renseignements positifs sur son compte. Je ne conserve plus guère d'espoir. Enfin, au cas bien aléatoire, où mon frère, grièvement blessé aurait été interné en Allemagne, je m'en vais écrire à ce sujet à la Croix-Rouge de Genève.

Perdre ses deux frères presque coup sur coup, c'est très triste pour moi, l'aîné. Heureusement que je suis courageux. En tout cas, si mon frère est réellement tué, ma peine sera atténué de ce fait qu'il est mort en faisant son devoir, donc en brave.

J'ai eu le plaisir de voir ma femme à Nancy, où elle a séjourné 8 jours. Elle est rentrée à Paris mardi dernier.

Les Morbihannais du 52^{ème} territorial votre « Au cœur de la Bretagne ».

Me voilà proposé pour le grade de caporal. A bientôt le bâton de Maréchal !

Nancy, le 23 novembre 1914-

Je reçois votre carte du 15, laquelle s'est croisée avec un mot que je vous ai adressé le 19, accompagné d'un article sur Nos territoriaux.

Par ce même courrier, je me fais un plaisir d'envoyer une carte à Mlle Jeanne.

Je reçois bien tous vos aimables envois du « journal de Pontivy », et du « Petit libéral » de Loudéac. Ma femme, idem. Je croyais vous l'avoir dit.

Botrel est venu à Nancy, m'a-t-on dit il y a quelque temps. Voilà un mois, je lui ai écrit à deux adresses différentes mais je n'ai pas encore reçu de réponse. Il doit circuler...

Pas ordinaire ce curé de Moustoir-Remungol ! Heureusement que tous les prêtres français ne sont pas du même acabit !...

Demain, ma compagnie quitte la caserne. Elle sera ré&partie par fractions dans différents postes de la ville et des environs. Moi, je m'en vais, avec ma section, garder un pont dans la banlieue. Dans ce poste, je ferai les fonctions de caporal.

Je suis de plus en plus inquiet au sujet de mon frère. A ma demande de renseignements que j'adressai au Colonel du 275^{ème} de ligne, le capitaine de la 2^{ème} compagnie, à laquelle appartenait mon frère, m'a répondu textuellement ceci : « le soldat Berthier a été porté comme disparu à la suite du combat de Cointesseaux le 25 août 1914 sans qu'il soit possible de donner aucun renseignement positif sur son compte». J'ai aussitôt écrit à la Croix-Rouge de Genève, donc l'espoir...

Champigneulles le 2 décembre 1914

Quel bizarre courrier j'ai reçu hier : une lettre amicale de vous, une très jolie page de Ch. Géniaux, un mot humoristique de Léon Durocher, un salut vibrant du publiciste Comtois Ch. Léger sous les drapeaux et une lettre intime de ma femme. Comme toutes ces missives affectueuses m'eussent comblé de joie si, hélas ! la dernière ne m'avait révélé une bien triste nouvelle : le décès officiel de mon pauvre frère. Le cher gars a bien été tué le 25 août au combat de Coucheneaux. Comme je suis éprouvé cette année ! Perdre ses deux frères juste coup sur coup, que c'est donc triste ! Ma douleur est immense. Cependant je saurai la surmonter. L'heure présente n'est pas au découragement, mais à la virilité

Malgré mon grand chagrin, je suis très fier que mon frère soit tombé au champ d'honneur pour une cause belle, utile. Et je suis persuadé qu'il est mort en brave, en Breton. Ma douleur paternelle s'en trouve comme consolée.

Je n'ai plus qu'un seul désir : venger mon frère. Tant de belles vies humaines ne peuvent être fauchées en pure perte. Nous vaincrons, n'est ce pas.

En cette pénible circonstance, mes camarades ont été très gentils avec moi. Ils m'entourent d'une sympathie discrète. Et le chef de poste m'a dispensé, pour le restant de la journée de tout service ; j'ai pu ainsi pleurer à mon aise aux bords de la Meurthe paisible.

Quoique je m'attendisse à cette mauvaise nouvelle, le coup a cependant été rude. Pauvre frère, pauvre Matho ! Lui qui était si plein de vie, si jovial. Comme il sera regretté à la colonie bretonne de Paris. Tout le monde l'aimait tant. Le pauvre gars ne fera plus rire, mais pleurer...

Aujourd'hui, pour me changer les idées, j'écris aux nombreux amis. J'y puise du réconfort et l'oubli de ma peine.

Je reçois bien, chaque semaine, le « journal de Pontivy ». Je le passe aux Morbihannais de ma connaissance, qui en sont enchantés. Très bien votre article sur Botrel. Merci pour l'envoi de ses « chansons du bivouac ».

Mon camarade Josselinais Jean Bougaud a lu, sur « le journal de Pontivy » du 15 novembre que son beau-frère (J. Colin de Noyal), blessé, avait été transporté dans un hôpital de Pontivy. Auriez-vous la gentillesse, si vous avez un moment de liberté, d'aller voir ce brave garçon, et lui donner le bonjour de son beau-frère, Jean Bougaud. Puis je vous serais ensuite obligé de me donner des nouvelles de ce blessé, que je transmettrai à mon camarade.

Ma compagnie a été répartie dans différents postes en ville et dans les environs. Moi, je suis avec ma demi-section (20 hommes) à Champigneulles, sis à 5 km de Nancy. Nous gardons un pont stratégique sur la Meurthe. Nous logeons dans un hangar édifié par le génie. Nous ne sommes pas trop mal ici. Notre poste est situé en pleine campagne, dans la vallée de Champigneulles bordée de hauts plateaux verts bruns qui se reflètent dans les eaux de la Meurthe claire. On y jouit, la nuit, de très beaux clairs de lune. A 200 mètres du poste est un petit château qu'habite, à la belle saison, le Comandant Driant.

Je remplis ici les fonctions de caporal d'ordinaire. J'ai ainsi l'avantage de pouvoir sortir en ville quand ça me plaît. En outre, je ne prends pas la faction. Ce qui est déjà fort appréciable. D'autant plus qu'il commence à faire froid. Il a neigé la semaine dernière.

Je pense que vous avez bien reçu la carte-photo que je vous ai adressée de Nancy la veille de mon départ pour Champigneulles ?

Nancy le 12 décembre 1914-

...Je me souviens que vous m'aviez demandé un article sur les Bretons en guerre. Je vous ai rédigé cela, à une heure de loisir, à Champigneulles.

La nouvelle chanson de Durocher, l'Armée de Bretagne, m'a justement fourni, et le thème et le titre. Vous trouverez cet article ci-inclus.

Je suis resté à Nancy. Nous avons été relevés de nos postes par des hommes du 41^{ème} territorial

Je vous félicite pour votre initiative du Secours immédiat aux blessés. L'on vous trouve toujours à la tête de toutes les belles œuvres.

Vous ai-je dit que j'avais reçu un mot d' yvon Evennou? Il va, paraît-il, être incorporé dans le service auxiliaire de l'armée.

...Je crois que l'un de ces jours le commandant de mon bataillon nous mènera en marche militaire visiter l'un des proches champs de bataille des environs de Nancy où se livraient d'acharnés combats fin août et commencement de septembre. Je vous en ferai une relation...

Nancy, le 30 décembre 1914-

Merci beaucoup pour vos aimables souhaits. En retour, veuillez agréer ceux que je forme pour vous et votre petite famille. Souhaitons surtout ensemble la fin prochaine de cette terrible guerre avec la victoire au bout bien entendu.

Vos demoiselles ont été bien gentilles de m'envoyer un brin de gui porte bonheur. Je le conserverai bien précieusement, ainsi qu'un talisman. Ne sont-ce pas de délicieuses petites fées bretonnes qui m'en ont fait cadeau...

Merci également pour l'envoi annoncé de pipes. Je saurais les distribuer à bon escient. En effet, mon cher ami, comme vous devez être occupé ! Votre mérite n'en a que plus de prix. J'ignorais le désaccord Durocher-Anger. Peut-être pourriez vous passer mon article dans une autre feuille ? C'est pour Durocher...

Je suis toujours bien ici. Avons un nouveau Capitaine très gentil.

Dimanche prochain, nous devons encore occuper des postes. Je retournerai certainement au pont de Pixérécourt, à Champigneulle.

Vous avez pu lire sur les journaux que les boches font parfois à Nancy de bruyantes visites. Ce que ces cocos-là ont tout de même de l'esprit et de l'humanité !..

Je puis vous dire que nous l'avons échappé belle à la caserne au cours du bombardement du fameux Zeppelin ! Le 26, vers 5 h du matin, nous fûmes réveillés en sursaut par une détonation formidable. La curiosité nous poussa aux fenêtres. Quel tableau ! De grandes lueurs rouges s'élevaient brusquement vers le ciel, puis aussitôt c'était un potin infernal. Le bombardement, au cours duquel furent lancées 14 ou 15 bombes, dura bien une dizaine de minutes.

C'est extraordinaire que notre caserne n'ait pas été atteinte. La dernière bombe éventa la façade d'un café dans une rue qui borde la caserne. Le déplacement d'air provoqué par l'explosion fut tel qu'il nous fouetta la figure et nous projeta le buste en arrière. On eut alors conscience du danger qui nous menaçait et on pensa à se mettre à l'abri derrière nos lits. On vécut une ou deux minutes d'angoisse dans l'attente... Mais ce fut tout. Le Zeppelin, sans doute à court de munitions, s'éloigna. Heureusement, car c'eut certainement été à notre tour d'être bombardés. Ce sont des émotions dont on peut se rappeler, je vous assure !... Malgré ces gentillesses des Boches la population de Nancy ne se départit pas de son calme, de son sang-froid. Et puis, cela ne nous effraie pas outre mesure. On est en guerre, n'est-ce pas !...

Ces Allemands ragent de n'avoir pu prendre Nancy. Et ils se vengent sur une population paisible. Très chevaleresque n'est-ce pas ?

Encore une fois bonne année et bonne santé.

P.S- C'est par inattention que je vous ai donné comme Josselinais le groupe que je vous ai adressé ; il y en a quatre de Josselin et un de Mohon. Celui de Mohon est à ma gauche, il s'appelle Jean Chamaillard et est employé à l'hospice d'Ivry sur seine ; son voisin de gauche se nomme Marcel Colas et est employé au gaz à Paris ; Jean Bougaud, surveillant à l'hospice

d'Ivry –sur- Seine, est au dessus de moi ; celui qui est à sa gauche est conducteur de taxi-auto et s'appelle Jean Nicolazo.

J'ai remis le journal de Pontivy du 20 à Jean Bougaud qui a eu le plaisir de lire la notice concernant son beau-frère sous les drapeaux

Le 5 janvier 1915-

Un simple petit mot. Je suis toujours en bonne santé. Depuis dimanche, je suis à nouveau dans mon ancien poste, à 5 kms de la ville. J'y remplis encore les fonctions de caporal d'ordinaire. Temps mauvais depuis quelques jours. Beaucoup de pluie. Viens d'apprendre une autre mauvaise nouvelle : mon patron bijoutier a été tué à la bataille de la Marne. Il n'avait que 33 ans. ! C'était un excellent homme, habile industriel et très bon patron. S'il vous reste encore, à votre disposition, Journal de Pontivy ou Petit Libéral de Loudéac où sont insérés mes articles A la frontière et Nos territoriaux, seriez-vous assez aimable à un mien ami intime qui les voudrait bien lire ? Ça me ferait plaisir...

Champigneulles, le 12 janvier 1915-

Je me fais un plaisir de vous adresser ci-inclus un nouvel article. Cela m'a été inspiré par toutes les gentillesses dont ont été comblés par les non-combattants, à Noël et au Jour de l'An, les soldats du front.

Il est bien que ceux-ci fassent connaître avec quelle joie et quelle émotion ont été accueillies et appréciées tous ces délicats gestes de la générosité française.

Voilà déjà une semaine que mon article était prêt. Si j'ai tardé à vous l'adresser ; c'est que j'attendais l'envoi des pipes par vous annoncé, afin de joindre un post-scriptum à l'intention de vos petits écoliers. Mais cela ne m'est pas encore parvenu. Aussi bien, je ne diffère pas plus longtemps l'envoi de mon article, lequel est encore d'actualité en ce mois de janvier.

...Ma femme va bien mieux.

Quant à moi, grâce à la cure d'air que je prends depuis juillet dernier, je suis très bien portant. Depuis le 5, je suis à nouveau au poste du pont de Pixénécourt, en Champigneulles. Véritable vie d'ermite au milieu des champs. Il pleut constamment depuis une dizaine de jours. La Meurthe ayant débordé, notre poste placé sur un petit tertre, est entouré d'eau. Ca ne manque pas de pittoresque.

Le canon tonne sans relâche à la frontière !...

Champigneulles le 18 janvier 1915-

J'ai reçu hier votre aimable envoi de pipes et tabatières. Grand merci. J'en ai gardé une pour moi en souvenir de vos petits écoliers (je m'en servirai car en guerre j'ai appris à fumer la pipe !), j'en ai donné une à mon camarade Bougaud, une à un gars de Trédion et une à un Morlaisien. Les deux autres ont été distribuées à des territoriaux pas trop riche du poste : un Parisien et un Haut-Marnais. J'ai fait des heureux. Tous vous remercient vivement. Mes camarades m'ont, en outre, prié de rédiger un petit compliment à l'adresse des généreux donateurs, vos petits Pontivyens. Vous trouverez ci-inclus un billet.

Mon régiment étant au front a eu sa bonne part des largesses dont on a comblé, à l'occasion de la Noël et du jour de l'an nos braves soldats. Vous ne sauriez croire ce que cela a touché les hommes.

La jeune poétesse Lucie Geslin est vraiment aimable, elle aussi. En bon souvenir de la conférence que je fis, l'an dernier, le 18 janvier, sur les poètes Josselinais, elle a eu la gentillesse de m'adresser un petit colis contenant un bon gâteau, des feuilles de lauriers...en chocolat et des croquettes. C'est un charmant geste, n'est-ce pas.

J'ai partagé ces friandises avec mes camarades bretons du poste.

Tout le monde me comble.

Ne manquez pas d'adresser à Mlle Geslin un exemplaire du « journal de Pontivy » qui contiendra mon article « La Noël et le Jour de l'an aux armées ». Vous rappelez-vous son adresse ?

Dîtes donc, j'ai eu l'avantage de lire, fin décembre, chez le receveur principal des postes de Nancy, un Nantais ami d'un mien cousin, un mémoire très curieux d'un petit Lorrain qui était en Allemagne lors de la déclaration de la guerre. Il a noté, simplement mais avec intérêt, ce qu'il a vu là-bas. Je songe à vous en parler. Peut-être l'insertion de ces lignes vécues, qui formeraient trois ou quatre colonnes de texte, serait-elle intéressante pour « le Journal de Pontivy » ? Dans votre prochaine lettre, dites-le moi donc. Je puis me procurer la copie de ce curieux mémoire d'un petit Lorrain.

P.S- Hier après-midi, venant de Nancy le Prince de Galles a traversé Champigneulle en auto-canon. On s'attend par ici, ainsi que dans les Vosges, à la venue prochaine de renforts anglais.

Josselin, le 22 janvier 1915-

Avant de quitter le sol morbihannais, je tiens encore à vous renouveler mes remerciements bien cordiaux pour l'aimable accueil que vous et votre famille m'avez fait jeudi dernier. Je garderai le meilleur souvenir des instants- hélas ! bien courts- passé en votre société. Madame Berthier- la Maréchale, comme l'appelle Durocher !-regrette toujours de n'avoir pu me suivre à Pontivy.

Nous quitterons Josselin demain et serons de retour à Paris lundi matin.

Hier, je me suis mis à tâche d'écrire mon article sur la Colonne des Trentes. Je vous l'adresse ci-inclus, avec prière de le faire tenir à M. Cathrine, directeur du « Nouvelliste du Morbihan ».

Ci-inclus également, à votre intention, d'une copie d'un article du « Journal ».

Jeudi soir, je suis rentré à bon port. J'espère qu'il en a été de même de votre côté.

P.S- Quand vous en aurez le temps, soyez bien aimable de penser au petit envoi de mes principaux articles à mon ami d'enfance : le Pharmacien Jalut, à l'hôpital de Josselin ;

Nancy, le 26 janvier 1915-

J'ai reçu aujourd'hui le « Nouvelliste du Morbihan ». Je vous remercie d'y avoir fait insérer mon article L'Armée de Bretagne. Ça va faire plaisir à Durocher.

Je croyais vous avoir dit que ma femme avait été bien malade, dans le courant de décembre.

Elle a souffert d'une salpingite et a été alitée trois semaines durant. Mais elle va bien mieux maintenant. Elle a même repris son travail à l'Imprimerie Nationale.

Je suis de retour ici depuis hier après-midi.

Il a bien neigé hier soir et toute la nuit par ici... Tout est blanc, blanc...

Le 27 janvier 1915-

...M. Catherine a été en effet très aimable. Je vais lui envoyer un petit mot de remerciement. Si vous avez encore à votre disposition un ou deux exemplaires du « Nouvelliste », envoyez les plutôt à Durocher. Celui-ci m'a écrit. Mon article lui a fait grand plaisir. Mais, en ironiste qu'il est, il me signale une coquille des typos du « Nouvelliste », (je l'avais remarquée, du reste) : verbeuse pour verveuse. Sitôt reçu votre petit paquet de pipes et de queues de rat, je vous écrirai immédiatement pour vous en remercier. A ce mot, je joindrai un petit mot de gentillesse à l'endroit de petits écoliers pontivyens. A l'heure actuelle, vous devez être en

possession de cela ? Au cas contraire, dites-le moi. Vous êtes bien gentil d'envoyer mes articles à mes parents et amis dont je vous ai donné les adresses. Cela leur prouve que les soldats en campagne sont toujours de belle humeur. Est-ce que le soldat français, n'est-ce pas, mon cher ami, connaît l'ennui ? Que non. Malgré les épreuves diverses, les deuils familiaux ou amicaux, la longueur et les fatigues de la campagne, nous ne nous laissons pas abattre. Nous restons toujours stoïques et toujours pleins de courage et de patience. Nous n'avons qu'une pensée : bouter hors de chez nous l'ennemi, le poursuivre chez lui et l'écraser. Nous n'aurons de joie à rentrer dans nos foyers qu'après la victoire finale. Le temps nous importe peu. Il ne faut donc pas nous plaindre, mais avoir sans cesse confiance en nous. C'est tout ce que nous demandons aux non combattants et à nos femmes...

Le 28 janvier 1915-11 h matin.

Je reçois à l'instant votre lettre du 25 et m'empresse d'y répondre.
Ce soir, je rends visite à l'ami Nantais, Receveur Principal aux Postes. Je vais lui demander la copie des mémoires du petit Lorrain en question et vous adresserai cela au plus tôt.

N... le 2 février 1915-

Reçu ce matin le « petit libéral » avec mon article : Le Noël et le jour de l'an aux armées.
Merci beaucoup.

Ma femme m'écrit aussi qu'elle a bien reçu les exemplaires du « Nouvelliste du Morbihan » que vous avez eu l'amabilité de lui envoyer<.

Vous trouverez ci-inclus la relation de mon jeune lycéen Lorrain ; également un « chapeau » que j'ai rédigé pour la publication.

Je vous serais bien obligé d'adresser quelques exemplaires du Journal qui reproduira ces mots à ...Il les remettra à la famille de l'auteur, dont le frère est un de ses amis et employés. Maintenant, que je vous demande un petit renseignement pour un Morbihannais de ma compagnie. Voici : sa sœur, dont le mari, ouvrier charbonnier, est mobilisé, lui écrit de Trédion, où elle habite, que, depuis le début de la guerre, elle n'a touché d'allocation militaire que pour deux enfants, alors qu'elle en a quatre. Mon camarade s'en étonne. Il se demande le pourquoi. Je ne puis lui répondre, n'étant pas compétent. Connaissez-vous des situations analogues par Pontivy ? Si cette femme doit faire une réclamation, où doit-elle s'adresser pour avoir satisfaction ? S'il vous était possible de fournir quelques indications à ce sujet, je vous en serais très obligé.

Santé toujours bonne.

Suis de garde pour quatre jours au poste de police à la caserne.

Le 12 février 1915

...Vous avez des nouvelles d'Evennou-Norvez ? J'ai lu qu'il était incorporé au 3^{ème} zouave...
...Ça « barde » dur par ici...Je ne puis en dire davantage...Quel fracas...

C... le 15 février 1915-

J'ai bien reçu votre carte du 9. Merci beaucoup pour les renseignements que je vous avais demandé de la part d'un camarade Morbihannais. Comme nous occupons des postes en ce moment, je ne suis pas auprès de lui. Mais je lui ai fait parvenir les dits renseignements. Reçu aujourd'hui Le Petit Libéral avec Le Carnet d'un jeune lycéen. Merci. Ne vous inquiétez pas si, parfois, il m'arrive d'oublier de vous accuser réception des journaux. Ils me parviennent très bien régulièrement.

Mais oui, mon cher ami, le Journal de Pontivy est intéressant. Je le passe aux Morbihannais de ma compagnie, lesquels sont bien contents d'y lire les nouvelles du pays. Voulez-vous seulement me permettre une simple remarque ? Pourquoi ne donnez-vous pas un titre à la récapitulation hebdomadaire des faits de guerre ? Ce n'est qu'un petit détail... Voilà six jours que je ne suis plus à la caserne. Suis redevenu caporal d'ordinaire au poste de C... Il est désormais rigoureusement interdit, sous peine de prison d'indiquer en toutes lettres dans nos correspondances le nom des postes que nous occupons tous aux environs de Nancy. Le canon tonne à nouveau comme de plus belle en première ligne. Un combat assez sérieux, est, paraît-il, engagé à la frontière. Je ne puis vous en dire davantage. Cependant, ça tournerait à notre avantage...

Le 17 février 1915-

Vous avez des nouvelles d'Evennou-Norvez ? J'ai su qu'il était incorporé au 3^{ème} zouave...

Gare de Nancy le 18 mars 1915-

J'ai reçu hier votre carte du 14. Je travaillais justement pour vous. Cette « Fantaisie » m'a été inspirée par certains incidents amusants dont je suis témoin ici, dans mon nouveau poste. Il ne faut pas écrire que des choses graves, n'est-ce pas ?

Depuis 15 jours, retour du pont à Pixérecourt, je suis à la gare de Nancy. Le service est très fourni, mais intéressant. On y voit les mouvements de troupes, on a affaire au public, etc... L'autre jour, est passé en gare un groupe de territoriaux du 10^{ème} d'artillerie de Reims. Quelques soldats anglais circulaient aussi par ici !...

Les nouvelles militaires sont excellentes. Le moral des combattants est toujours bon. Et voici le printemps et le soleil !...Ça va stimuler encore l'ardeur des troupes.

Reçu ces jours derniers un mot d'Yves Le Febure. Il prépare, me dit-il, un volume sur la guerre.

Mon camarade de Trédion vous remercie au sujet des renseignements fournis par vous concernant les allocations militaires. Sa sœur, après demande, vient d'obtenir satisfaction. Dites donc, dans votre tablette Les Bretons, peut-être pourriez-vous citer le sergent-major Alexandre Le Beau, fils du trésorier des « Morbihannais de Paris ». Au début de la guerre, il était caporal. A été nommé successivement, en peu de temps, caporal fourrier, sergent fourrier, puis sergent-major. Au cours d'un combat dans la Somme, en décembre dernier, eut une cuisse et un bras traversés de part en part. Fût soigné dans un hôpital de la Rochelle, dont il est sorti dernièrement. A rejoint son dépôt et est impatient de retourner au front.

Vous ai-je dit que le frère de Pierre Laurent, Alexandre Laurent, avait eu un œil enlevé par une balle ; en plus, une de ses mains est amputée et plusieurs doigts ? Il est soigné à l'hôpital d'Aurillac.

P.S- dans l'article : Notes de campagne... j'ai usé à deux reprises du mot :intellectualisme. Ce mot est bien français, n'est-ce pas ?

-Renan Jaif m'a écrit que le Clocher Breton d'avril publierait l'article que je lui ai adressé : Sur les routes de Lorraine.

Nancy le 5 avril 1915-

...Les camarades morbihannais et autres du poste de la gare se sont divertis à la lectures des Notes de lecture de César Palanquin. Il ne faut pas écrire que des choses tristes, n'est-ce pas ? Les « Morbihannais de Paris » sont en liesse : leur jeune Président, Pierre Cadoret vient d'être cité à l'ordre du jour des armées et promu Chevalier de Légion d'Honneur. Quelle fierté pour

nous tous ! Notre société ne pouvait rêver semblable apothéose : plusieurs membres tombés aux Champs d'Honneur ; d'autre glorieusement blessés ; et le Président même...Vive le Morbihan et ses enfants.

Le père Garaude nous a adressé copie de la citation de Cadoret. Nous comptons sur votre amabilité...

Figurez-vous que je viens de dénicher (c'est l'époque des nids) un autre Morbihannais parmi, les camarades de la 3^{ème} compagnie. Celui-ci, au poste de la gare, est un garçon assez réservé, même timide ; appartenant à une autre section que la mienne, je ne le connaissais que de vue et ignorais son origine. Et, ce matin m'entendant dire à un gars de Trédion que César Palanquin était également publié dans le Journal de Pontivy, il me remarqua : « Le Journal de Pontivy ? je connais, Je suis de Gueltas ». Surprise. On parle. Et j'apprends qu'il a connu votre père, qu'il vous connaît vous-même. Il a eu comme camarade d'école l'instituteur Loric. Ce camarade s'appelle François Conan

Hein ! On ne reprochera pas aux bretons d'être des bavards ! On se côtoyait depuis un mois et on s'ignorait. Nous l'avons attrapé un peu. Enfin, désormais, il fait partie de notre petit groupe. Il sera heureux, lui aussi, de lire chaque semaine le Journal de Pontivy.

A propos, seriez-vous assez gentil d'envoyer César Palanquin à Pierre Cadoret...

Je vais encore travailler pour vous sur un autre sujet : Nos Françaises

Amusante la chanson des Pieds nickelés.

Vilain dimanche de Pâques : pluie fine. Heureusement, aujourd'hui il fait beau...

Nancy le 15 avril 1915-

J'ai bien reçu le journal de Pontivy du 3 et du 10.

Ci-inclus un nouvel article.

Je suis enchanté que ma fantaisie Notes de campagne de César Palanquin a plu aux lecteurs. Alors M. Anger est mon voisin : Epinal n'est pas loin de Nancy.

Encore du malheur dans ma famille : le frère aîné de ma belle-sœur de Josselin, Henri Duchesne, agent voyer à Pont-Croix, soldat au 316^{ème} de ligne, a été tué le 23 mars ; son beau frère, du même régiment, Georges Gicquel, coiffeur à Josselin, a été grièvement blessé à la poitrine le 24 mars.

C'est la série qui continue. Hélas !...

Taubes et Zeppelins, voire Parceval, en veulent toujours à Nancy. Mais ils font plus de bruit que de mal.

Nancy, le 3 mai 1915-

Reçu tout à l'heure « le petit libéral »...avec mon dernier article : Une Marraine. En effet, cet article est assez bon. Je suis surpris moi-même de la place qu'il prend sur le journal. Je vous remercie, malgré cela, de l'avoir inséré en entier. Vous avez raison, un article coupé en deux perd son intérêt. Excusez moi donc. AZ l'avenir, je ferai attention. Lorsque j'aurai quelque sujet qui nécessite un certain développement, je réserverai cela pour plus tard, pour quelque revue. Je suis très touché de savoir que ma prose intéresse les Pontivyens des tranchées.

A Pâques, j'envoyai une carte à Mlles Gilles. Cette carte leur est-elle parvenue ?

Au poste de la gare à Nancy, nous sommes 7 Morbihannais ensemble. Le « Journal de Pontivy » les intéresse fort. Ils vous donnent le bonjour. Un gars de Gueltas, qui connaît Conan (dont je vous ai déjà parlé) est aviateur à Nancy. J'ai pu lui dire quelques mots tout à l'heure. Il se rendait à Paris avec des camarades pour prendre livraison d'appareils. A mon retour je tâcherai de le revoir : comme il a déjà effectué maintes randonnées au dessus des

lignes allemandes, il pourrait être intéressant de recueillir de sa bouche, pour « le journal de Pontivy », quelques impressions vécues et piquantes.

Etant de service au contrôle des saufs conduits, il m'arrive parfois de voir des personnages de marque. L'autre jour, c'était le grand dessinateur Alsacien HANSI ; avant-hier, Maurice Barrès. Intéressant à consigner dans mes notes, n'est-ce pas ?...

La semaine dernière, en gare, assez fort mouvement de troupes. Quel entrain ! Les hommes viennent en chantant à tue-tête. Au passage d'un train de génie, dans un compartiment deux soldats jouaient du violon, un autre de l'accordéon et leurs camarades dansaient !...

Amicale poignée de main.

Nancy, le 11 mai 1915-

J'ai reçu tout à l'heure, en même temps votre lettre et une carte datée du 8. J'avais déjà reçu, il y a quelques jours, une autre carte du monument Brizeux.

Hier, c'était pour moi une charmante surprise : un excellent gâteau breton !

J'avais bien deviné tout de suite que cette gentillesse me venait de Mlles Gilles. Elles sont vraiment charmantes. Veuillez bien leur dire combien leur geste m'a touché. A mes remerciements personnels, je joins ceux de mes camarades Morbihannais du poste de la gare à Nancy, que j'ai convié, hier soir, à rompre et goûter ce beau et bon gâteau du « pays ». Maintenant, mon cher ami, s'il m'arrive parfois de vous laisser quelque temps sans nouvelles, ne m'en voulez pas. Lorsque, outre mes occupations journalières au poste à la gare, j'entretiens encore une correspondance, très poussée, avec une cinquantaine de parents et amis (les marques d'affection et de sympathie qu'on me prodigue depuis le début de la guerre, comme vous le voyez, sont nombreux et j'ai à cœur d'y répondre de mon mieux), sans compter le temps consacré à la rédaction d'articles pour votre si hospitalier journal local et à la collation de notes qui me serviront également plus tard. Excusez-moi donc, je vous en prie. Toujours enchanté que ma prose soit goûtée par le public pontivyen.

Ci-inclus un nouvel article, plus court que les deux précédents.

Reçu tout à l'heure un mot du poète rennais Théophile Lemonnier, lequel me prie de vous remercier pour l'envoi de mes articles.

Reçu également ces jours derniers un mot du chroniqueur breton Pastentick (vous savez, des hommes du jour) ; il me dit qu'il serait content de lire ma prose actuelle....Vous a-t-il écrit ? Présentement, il est infirmier militaire à Sainte-Anne-d'Auray.

Je suis dans la joie. Pensez donc que samedi soir, Mme Berthier sera auprès de moi ! Elle vient ici passer un congé de quinze jours. Comme je dispose, en dehors de mon service, de pas mal d'heures de liberté et qu'il fait un temps superbe, nous pourrions passer de bons moments ensemble, faire de jolies promenades. Nancy est une des plus belles villes de France et ses environs, boisés et élevés, sont de purs joyaux champêtres.

Depuis huit jours, je suis changé de service au poste de la gare : spécialement désormais affecté au contrôle des saufs-conduits à l'arrivée des trains (le service l'ami César Palanquin !). Service délicat, vigilant, à cause de l'espionnage (chaque semaine, on arrête toujours quelques espions ou espionnes) ; poste de confiance. Presque policiers : auxiliaires et la sûreté de Nancy. C'est assez intéressant.

Cadoret m'a également envoyé sa photo en lieutenant, avec la Croix.

Nancy, le 15 mai 1915-

...Je serais pourtant enchanté de lire l'article annoncé de Charles Géniaux. Celui-ci vient de m'adresser un mot de Tunis. Il m'annonce sa prochaine rentrée en Bretagne.

A l'heure actuelle, cet après-midi, ma femme est dans le train qui l'emporte vers Nancy. Vous pensez avec quelle impatience j'attends son arrivée !
Le canon tonne toujours par ici.

Nancy, le 27 mai 1915-

Tous mes compliments et ceux des Morbihannais de ma compagnie pour le Journal de Pontivy qui devient de plus en plus intéressant. En outre de votre collaboration, voilà que vous vous adjoignez celle de Géniaux, Evennou, etc. Très bien.

L'aviateur Michard est encore reparti, l'autre jour, pour Paris. Etant en promenade avec ma femme, j'ai raté son départ qui, paraît-il, serait définitif. Conan me dit qu'il sera probablement affecté à un autre centre d'aviation. J'aurai donc le regret de ne pouvoir relater, comme j'en avais le désir, les exploits de ce Pontivyen aviateur.

Par ailleurs, les sujets d'articles ou de nouvelles ne vont pas me manquer. Je vous annonce que d'ici deux ou trois jours mon bataillon va quitter Nancy. L'on va faire un saut de 30 km, plus en avant vers les boches. L'endroit ? On ne sait pas encore exactement, mais on suppose que c'est dans les parages de la Côte Sainte Geneviève, au Grand Couronné de Nancy, là où les Boches prirent une si formidable raclée lorsqu'ils tentèrent de venir ici. En tout cas, nous serons sur la ligne de feu et occuperons des tranchées, probablement de 2^{ème} ou 3^{ème} ligne.

Tous les hommes du bataillon- surtout les Bretons- sont satisfaits de pouvoir approcher de très près des Boches.

Ceux-ci doivent bien songer qu'ils ne sont plus loin de la culbute finale. Voilà l'Italie qui marche à nos côtés (dès le début de la guerre, j'avais prédit la participation de cette nation-sœur). Vous savez que j'ai des relations, par une mienne tante, dans le milieu militaire italien. Je triomphe donc. Bientôt ce sera la Roumanie...

Madame Berthier se recommande au bon souvenir de toute votre charmante famille

Elle est près de moi depuis le quinze et s'en retourne à Paris le 31. Comme mon serice actuel me laisse pas mal de liberté et que le temps est superbe nous en profitons pour faire de belles promenades dans la banlieue de Nancy, magnifique avec ses hautes collines boisées et fleuries.

Figurez-vous que nous avons déniché ici un ermitage sainte Anne d'Auray, et que, dimanche dernier, nous avons déjeuné, dans un restaurant de banlieue, avec Ernest Renan !; J'ai signalé cela à Durocher.

Ci-inclus vous trouverez ma dernière photo en « poilu » sans poil au menton et une chanson que l'auteur, la poétesse bretonne Lucie Geslin m'a prié de vous transmettre.

Seriez-vous assez aimable d'adresser un ou deux numéros de mes articles Les Nôtres à M. Le Brun, j'ai dédié cet article à son fils, Merci.

Vous avez bien raison de protester contre l'édition de cartes postales ridiculisant la Bretagne et les Bretons. Ce trafic est méprisable et honteux !

Maintenant, mon cher ami, vous voudrez bien m'excuser si, désormais, je vous écrit moins souvent : mon séjour dans la zone de combat me donnera peut-être moins de loisirs pour pouvoir correspondre avec les parents et amis.

Donc, si vous restez quelque temps sans nouvelles, ne vous inquiétez pas pour cela.

Ma meilleure poignée de main

LA GUERRE

L'âme des Poilus

Chaque jour, les journaux continuent à reproduire des lettres de soldats. Et c'est très bien. Ces missives, simples et franches, reflètent le véritable état d'esprit de l'armée française ; elles honorent celle-ci ; elles sont, en outre, un camouflet pour certains gens (assez rare il est vrai) qui font profession de scepticisme, dont les longueurs et les difficultés de la campagne aiguissent la neurasthénie. Oui, quelle plus belle réplique à ces stupides stratégestes en pantoufles que les correspondances, fraîches et sincères, de nos héros ! Ecrits au cantonnement, dans la tranchée, parfois sous la mitraille même, souvente fois entre deux charges à la baïonnette, toutes respirent la force et la fermeté, toutes sont débordantes d'entrain et de belle humeur, toutes accusent la patience et la foi en le succès final. Chacune d'elle constitue une parcelle sacrée de la sublime âme française.

De son côté, *le Journal de Pontivy* s'est toujours plu à publier maints feuillets de poilus (dernièrement encore, sous le titre « un marin Pontivyen » nous eûmes l'avantage et le plaisir d'y lire la très intéressante relation intime d'un héros de Dixmude. Quelle émotion me gagna personnellement à la lecture de ces nobles lignes ! Je féliciterai notre ami Emile Gilles d'avoir eu la bonne idée de nous offrir ce régal patriotique.

En possession moi-même de plusieurs billets de poilus de l'Artois et de l'Argonne, je ne puis résister, à mon tour, au désir de les communiquer aux lecteurs de cette feuille amie.

Voici, premièrement, une toute petite lettre, bien simple et modeste- modeste comme les auteurs- qui émane d'un Morbihannais de Paris

Le 2 juin 1915-

Mon cher ami,

Je profite d'un petit moment pour vous donner de mes nouvelles qui sont très bonnes pour le moment, car voilà quelques jours que l'on est dans les tranchées et on a avancé pas mal sur les Boches, et il y en a pas mal qui se sont rendus, et on en a tué beaucoup, le plus qu'on a pu.

Vous savez, mon cher ami, je ne croyais pas me tirer d'affaire, car ça tombait dur, mais beaucoup plus pour les Boches que pour nous ; chez nous, presque pas de tués ni de blessés.

Mon cher ami, j'avais bon espoir auparavant de me tirer d'affaire, mais maintenant que l'on a donné un bon coup, l'espoir est encore plus grand.

Allons, j'espère que l'on se reverra encore

Jean H. régiment d'infanterie- section de mitrailleuse

Hein ! Ce que ces lignes, dont j'ai respecté le style recèlent de stoïcisme, d'assurance et de confiance ! On devine « le pays » qui les a tracées prêt à tous les sacrifices. Allez, mon cher H..., continuez à tuer le plus de Boches possible ! Après, avec au cœur la satisfaction du devoir accompli, il vous sera permis, tout nimbé de gloire, de revoir vos vieux parents et amis.

Maintenant voici ce qu'écrivent quatre jeunes poilus de l'Argonne.

Madame,

Nous venons de voir votre annonce qui nous a tentés au point de vous demander si vous avez quelques bonnes places pour nous.

Je vous assure que nous avons de bonnes références, et comme « bonne à tout faire » cela ira à nos tempéraments. Nous savons tuer les Boches n'importe comment et les assaisonner soit aux petits pois, aux pruneaux ou à la brioche ; pour nous cela n'a aucune importance.

Quant aux certificats concernant les places où nous avons déjà servi, vous savez, Madame, depuis bientôt 11 mois, nous en avons déjà tellement fait que souvent nous avons oublié de nous en faire délivrer ; donc, ne soyez pas exigeante pour ce motif, mais soyez certaine que, malgré tout, nous ne changeons pas de patron.

Pour ce qui est de « coucher à l'appartement » vous pouvez également être sûre de nous, car nous avons l'habitude de monter la garde, et où un Prussien ne peut passer nous défions à n'importe quel bandit de pénétrer, car on ne peut l'être plus que les Prussiens.

Donc, nous attendons une bonne réponse de vous et dites nous quels papiers faut-il fournir, car nos livrets militaires ne sont pas de première fraîcheur.

Recevez, chère Madame, les salutations de 4 poilus qui ne demandent qu'à devenir « bonne à tout faire »

Signé : Eugène F... ; Arthur V... ; Edouard B... ; René N... ;

(la destinataire est une brave directrice d'une agence de placement de Paris, laquelle s'intéresse à quantité de soldats auxquels elle adresse souvent, outre de bonnes paroles, du tabac et des friandises)

Des mêmes poilus :

Madame,

Nous avons reçu hier votre aimable réponse accompagnée de chansons.

Merci. Elle nous a fait bien plaisir, ainsi qu'à plusieurs de nos amis qui sont du pays de Bretagne.

Maintenant, encore merci pour « notre future » et espérons, très prochainement, place chez Madame « la Victoire ». D'ailleurs, nous ne doutons pas que ce soit une place qui nous soit réservée et à laquelle nous avons bien droit. Patience et courage, et bientôt les Poilus verront leurs efforts couronnés.

Madame, nous vous envoyons avec cette petite lettre, qui n'est peut-être pas d'un grand style, mais excusez nous, car nous sommes souvent dérangés par nos voisins, qui, par moments sont plus ennuyants qu'un boisseau de puces. Enfin, nous espérons qu'elle vous fera tout de même plaisir

Vous savez, vos « bonnes à tout faire » sont toujours en bonne santé

Quelle belle humeur, quelle franche gaieté trahissent ces amusantes lettres, n'est-ce pas ?...

Voici la Chanson :

Dans les bois de la Gruerie

Air : Sous les ponts de Paris

1^{er} couplet

Pour v'nir dans les tranchées

Au bois de la Gruerie

Parmi les bombes lancées,

Au bruit d'artillerie,

Il faut avoir l'œil en éveil,

Et surtout ne pas roupiller,

(Car ça fait trois nuits sans sommeil)

Si l'on n'veut pas s'faire' zigouiller.

Refrain

Dans l'bois de la Gruerie,

*Lorsque descend la nuit,
Il faut toujours poser des fils de fer,
Car jamais on n'est sans rien fair'
Et dès le petit jour,
(C'est chacun à son tour)
On n'fait, du soir au matin,
Que d'poser des rondins*

2^{ème} couplet

*Trois jours en première ligne
Et trois jours au plateau
C'est toujours la même guigne,
On n'a jamais d'repos ;
Corvées par ci, corvées par là ;
Il faut que l'on soit toujours là ;
Comme distraction, un percutant
Vient vous visiter de temps en temps.*

Refrain

*Dans l'bois de la Gruerie
On n'a jamais d'répît,
Le soir, lorsqu'on est dans l'gourbi,
Au feu, l'on fait du pain rôti,
Et puis du chocolat ;
Et voilà le repas
Qu'on fait avant d'dormir, les reins
Sur un tas de rondins.*

3^{ème} couplet

*Et puis, l'lendemain matin,
On s'charge sur le dos
(chacun y met du sien)
Outils, sacs et bras'ros ,
Et l'on remonte en première ligne ;
Mais vraiment c'est bien de la veine
Car lede ligne
Y est bien souvent à la peine*

Refrain

*Dans l'bois de la Gruerie,
Du matin à la nuit
Sans cesse dans les fils de fer,
(car nous ne restons à rien fair'),
Sous les bombes et obus
Qui nous tombent dessus,
On s'remet, chantant un refrain,
A poser des rondins.*

4^{ème} couplet

*Oui mais, comm' nourriture,
C'est vraiment merveilleux
On a des confitures
Et des gâteaux moelleux ;
Et puis le riz ne manque pas,
Seul'ment il est toujours à l'eau ;
Si bien qu'on peut app'ler nos r'pas
Le vrai repas de riz-mailhos*

Refrain

*Dans l'bois de la Gruerie,
L'on y mang' beaucoup d'riz
On y goutte, vin et même eau
(Quand les cuistots n'culbutent pas l'seau
Et du matin au soir
Attendant la Victoir',
On continue au nez des Boc..iens
A poser des rondins.*

(Impression des Poilus)

(Tous droits réservés)

Signé Eugène F...

Composition juste sans doute, mais vraiment originale. Le poilu auteur y raille avec malice les petites misères de la campagne, tout en laissant percer son patriotisme et sa confiance. Et si ses vers sont boiteux, je gage qu'il ne l'est pas, lui boiteux, ni manchot !

L'on voit que l'esprit Gaulois habite les futaies massacrées de l'Argonne, concurrençant heureusement l'esprit balourd des teutons voisins.

Mais notre « pinson » vient d'être blessé. Et de sa couche d'hôpital il écrit encore à sa bonne correspondante ceci :

Hôpital temporaire à T...

Le 1^{er} juin 1915

Madame, Monsieur, Excusez-moi si je ne vous ai pas répondu au sujet de votre aimable petit cadeau. J'ai donc bien reçu votre petit colis de tabac et cigarettes, mais je n'ai pu vous faire un mot de remerciement, car les Boches m'ont envoyé deux éclats de 105 dans l'estomac. Heureusement, j'ai bien subi l'opération et suis en bonne voie de guérison. Donc, aujourd'hui, Madame, je vous dis un grand merci, et un bon bonjour.

Recevez Madame... Eugène F...

Nous vous souhaitons un prompt rétablissement, brave et gai poilu.

Je me garderai bien, à présent, d'ajouter le moindre commentaire à la suite de la présentation de ces lettres et chansons de soldats de l'Artois et de l'Argonne : les humbles fleurs conservent leur grâce et leur parfum entier a n'être pas maquillées !

En terminant cet article, il me reste à remercier mon vieil ami Garaude- surnommé, à juste titre-« le parrain » des Morbihannais de Paris, à cause de son affectueuse sollicitude envers tous ses « pays » Morbihannais- qui m'a aimablement communiqué ces curieux « documents de guerre ».

S... le 10 juin 1915-

Mon cher ami,

Que je vous donne de mes nouvelles.

Le Journal de Pontivy et le Petit Libéral du 31 mai me sont bien parvenus. Et ce soir même j'ai reçu le journal de Pontivy du 6. Merci

J'ai donc quitté la capitale Lorraine.

Et me voilà dans la zone de feu.

Mon bataillon est réparti dans des tranchées et des cantonnements.

Pour l'instant, je cantonne dans un village joliment situé. La vue s'étend au dessus de la campagne lorraine et des lignes françaises et allemandes. Dans la plaine, une quantité de villages et hameaux, les uns occupés par nous, d'autres par les Boches, d'autres encore inoccupés.

Je suis à 3 ou 4 kilomètres seulement des lignes allemandes. A quelque distance, se trouve le malheureux village de V..., l'un des premiers occupé et saccagé par l'ennemi, aujourd'hui réoccupé par nous, et la fameuse côte qui porte le nom d'une sainte qui fournit à Puvis de Chavanne l'inspiration de ses magnifiques fresques du Panthéon, là où les Allemands laissèrent tant des leurs sur le carreau.

L'on distingue aussi très nettement la cathédrale de Metz et maints autres bâtiments de cette puissante place forte.

Ma compagnie n'a pas encore été saluée par l'artillerie ennemie. Ce n'est pas comme une autre qui, sur une hauteur voisine, a déjà été gratifiée d'une quinzaine de « marmites ». Heureusement aucun homme ne fut touché.

Certains jours, nous assistons à des concerts vraiment bruyants, duel d'artillerie, bombardement des villages et des tranchées. Au soir, cela ne manque pas d'aspect.

Chasses aériennes également émouvantes.

César Palanquin et moi-même allons connaître par ici de nouvelles sensations !...

Mon logement est pittoresque : tout comme l'enfant Jésus, je couche dans une étable. Mes camarades d'escouade et moi avons des dames de compagnie : de belles vaches lorraines. Mais, à l'encontre de nous autres qui faisons attention à notre couche (notre litière, devrais-je dire), ces dames à cornes elles, souillent abominablement la leur.

Je n'insiste pas... On est en guerre, n'est-ce pas ?...

Au reste, cette vie au grand air ne me déplaît pas. Ma santé est florissante.

Et vous, mon cher ami, comment allez-vous ? Bien, je l'espère. Et votre petite famille ?... Qu'est-ce ?... un bombardement !... Cinq minutes, je vous prie...

Une de nos batteries tire sur un bois occupé par l'ennemi. A chaque explosion d'obus, une forte colonne de fumée s'élève. Bizarre, le bois bombardé est maintenant rempli d'un nuage épais qui grimpe à l'assaut d'un haut plateau. Serait-ce des obus incendiaires ou des obus asphyxiants ?...

Un avion français survole les lignes allemandes. Les artilleurs Boches tirent dessus. Hop ! hop !...

J'ai encore dû vous quitter un quart d'heure. Un obus allemand a passé tout à l'heure au dessus de nos têtes en sifflant et est tombé en haut du village. Pas de mal. Mais j'ai du quitter le verger, très en vue, où je vus écrivais, assis sur l'herbe, et interrompre ma lettre.

Vous voyez qu'on a des émotions sur la ligne de feu.

L'autre jour, au cours de patrouilles, je me suis encore rapproché de 2 kilomètres des avants postes allemands.

Ces jours derniers, j'ai trouvé le moyen de rédiger pour vous un Conte : Ronde Tragique. Vous le trouverez ci-inclus.

Nous jouissons par ici d'un temps superbe, mais très chaud.

Alors, encore de nouvelles pertes bretonnes : Paul Le Goff... et Tiercelin aussi.

Veillez, mon cher ami, me rappeler au bon souvenir de madame et Mesdemoiselles Gilles

Nouvelle adresse : au 52^{ème} régiment territorial d'infanterie- 1^{er} bataillon, 3^{ème} compagnie- secteur 94

Petit speech humoristique, sans aucune prétention, prononcé la veille de la saint Jean, sur le front Lorrain, à l'occasion de la fête d'un camarade « poilu ».

A l'ami Emile Gilles ce petit document de guerre.

Mon cher Jean

Cet après midi, dans notre « boyau », alors que les marmites tombaient alentour, des camarades m'ont dit ceci : « Ce soir, tu le sais, nous souhaitons la fête à Jean Bougaud. Il te faut, en ta qualité de camarade d'enfance du dit Jean et aussi de gen...de lettres, présenter le petit compliment d'usage. »-« J'en ...tends bien, répondis-je, mais ne suis réellement pas qualifié pour discourir. Je n'ai point le verbe d'un Jean Richepin... »

Oh ! Alors, j'en...tendis proférer à mon endroit de terribles menaces, par exemple : flamber ma carcasse ainsi qu'une fouée de la Saint-Jean ! Merci bien.

Aussi, bon mal gré, j'en...tonnerai donc un modeste hommage en l'honneur du Jean que tu es. Mais j'en...rage d'être ainsi pris de court, car, j'en ai la certitude, ma tirade ne pourra être que très dé cousue, d'autant plus que d'habitude j'en...tasse coq-à-l'âne. Tant pis. Je ne veux pas passer pour un jean foutre ...et puis, vous tous qui m'écoutez, n'êtes-vous pas de gen...tils garçons ?...gentils garçons justement réunis pour souhaiter la fête d'un camarade qui, lui, s'il s'appelle bien Jean, n'est pas pour cela un Jeanjean, mais bien, au contraire, un Jean bon. Hélas ! mon pauvre gens que nous sommes tous, privés de la moindre dame-jeanne sevrés des baisers de nos gen...tilles compagnes, trop, de tout ce qui d'ordinaire, fait les délices des gens de bonne compagnie, nous ressemblons quelque peu en ce moment, à Saint-Jean-Baptiste au désert !

Mais, mon cher Jean, à défaut de présents somptueux, accepte ce bouquet de modestes mais fraîches fleurs des champs...de Lorraine. Ce sont gens de coeur qui te les offrent. Ils apprécient en toi le bon camarade (comme je le disais tout à l'heure le Jean bon). Ils te complimentent en même temps....

J'en...jolive, penses-tu. Mais non. Puisque j'ai accepté de tourner ce petit speech, j'en...tends bien ne pas déguiser ma pensée. Tes mérites, Jean de notre cœur, sont multiples. Que n'ai-je une lyre pour les bien chanter !...

Non, tu ne le veux point ?...C'est bien, je m'incline devant ta modestie, ô gen...tleman Josselinais!

Cependant, tu ne peux tout de même m'empêcher de te féliciter de tes galons de soldat de 1^{ère} classe- à bientôt ceux de caporal...de caporal brancardier. Car notre Jean, en gen...til camarade, s'est fait inscrire aux brancardiers et cela uniquement (quoiqu'en puisse dire le fouteux de gens, le terrible clairon Houet) pour nous secourir à l'occasion. Merci, Jean. Nous comptons sur toi : ne laisse pas nos jam...bes sur le champ de bataille, ces sales gens que sont les Boches- des gens que nous ne fêterons pas ceux-là, oh ! non-en feraient avec, du pâté K.K.

Assez discoursu, n'est-ce pas ? Buvons maintenant. Buvons à ta santé, mon cher Jean, de ce petit vin de Lorraine, que nous devons à l'obligeance de nos camarades Fouillet (dit la pompe rennaise) et Paymal (dit le Braco). Le premier avait eu l'intention de t'offrir une bouteille de gen...tiane » y songes-tu, observa le second, est-là boisson de gens de guerre ? Courons donc plutôt chercher du bon « pinard ». Et les voilà partis, le buste cerclé de bidons, volant à travers champs et bois tels des héros (ohé ! Jean-Bart !), sans souci des marmites boches et des gen...darmes français (en temps de paix, amis de Paynal !); les voilà donc partis au ravitaillement au village de Belleau (ô ironie !). Remercie les Jean. Grâce à eux, nous

pouvons donc trinquer gaiement à ta bonne santé, sans oublier celle de ta gent...ille compagne, dont la pensée, à cette minute même, est sûrement près de nous.

Buvons donc tous, braves gens qui m'écoutez. N'est-ce pas que ce liquide enchanteur est préférable à l'au du Jourdain du grand patron Jean Bougaud, Saint Jean-Baptiste ?

J'en ai terminé.

Un souhait dernier, qu'en jan...vier prochain, Jean Bougaud puisse nous faire l'honneur de sa propre cave !

En attendant, crions tous en chœur : « Vive la Saint-Jean !, vive notre Jean !...

S... (sur le front Lorrain), le 23 juin 1915-

S... , le 27 juin 1915-

Mon cher ami,

Le Journal de Pontivy continue à être de plus en plus intéressant. Maintenant je ne le reçois plus que le mercredi soir. Forts belles les lettres du marin pontivyen. Vous avez été bien inspiré en les publiant.

L'ami Garaude m'a adressé hier plusieurs lettres de poilus de l'Argonne et de l'Artois, ainsi qu'une chanson composée par l'un de ces derniers. Tout cela est intéressant et original. Ça me fera le sujet de mon prochain article.

Je pense que vous êtes toujours en bonne santé, vous et votre famille.

La mienne est florissante.

Savez-vous que j'ai reçu le baptême du feu le 16 ? Que je vous conte cela. J'étais entrain d'écrire dans un verger (bureau en plein air, où, à l'ombre d'un massif de sureau en fleur) lorsque, soudain, des lignes ennemies se fait entendre une détonation ; quelques secondes après, une sifflement caractéristique se fait entendre au-dessus de ma tête et une marmite éclate à quelque distance. Je n'y prends garde. Mais voilà une deuxième marmite qui arrive A Aussitôt, je m'en vais me réfugier dans une tranchée proche. Les Boches lancèrent ainsi, coup sur coup, neuf obus sur le village. Heureusement, aucun homme ne fut touché. Seul un camarade, en courant s'abriter, se fractura la cuisse.

Je vous dirai que, personnellement, le bombardement ne m'émotionne pas outre mesure. Mais ce qui impressionne, au sifflement de la marmite, c'est de se demander où elle va tomber. On a alors, durant quelques secondes, un petit pincement au cœur ! Angoisse bien naturelle. Ce qui n'empêche pas ensuite de rire et plaisanter.

Les Boches ne se sont pas arrêtés à ce bombardement : la semaine dernière, ils nous ont encore salués quatre jours. Je crois qu'ils en veulent au 52^{ème} territorial ! Peut-être savent-ils qu'il y a des bretons parmi eux !...

Le 21, ils nous ont accordé trois représentations dans la même journée : 3 obus, à 9h30 du matin, 5 à deux heures après-midi et une demi douzaine à 5h le soir. Cette fois, un homme fut assez grièvement blessé à la poitrine (justement l'armurier du bataillon). C'est extraordinaire qu'il n'y en eût pas d'autres de touchés. Quelques marmites tombèrent, en effet, au milieu des rues du village et sur un grand hangar ; elles creusent d'énormes entonnoirs en terre. J'ai pu me procurer la fusée en cuivre d'une des marmites. Ça me servira pour faire des « anneaux-souvenirs » de guerre.

Mon régiment vous le savez, est un régiment mélangé : Parisiens, Haut-Marnais, Bretons, Gascons, Creusois, Auvergnats, Normand, Vosgiens, etc...

Eh bien, j'ai la fierté de vous dire que ce sont les Bretons qui ont la meilleure attitude lors des bombardements. Chez eux, de la prudence raisonnée, mais nul emballement irréfléchi (on en voit qui courent comme des fous pour chercher un abri qu'ils ne trouveront pas en fin de compte), et surtout pas de frousse!...Je vous conterai mieux cela de vive voix. En ces

moments là, certains hommes (pas Bretons ceux-là, oh ! non) vous offrent des spectacles burlesques, voire honteux.

Le soir même de la saint Jean, ces satanés Boches furent très chiens : ils nous offrirent le traditionnel feu d'artifice ! Un qui se rappellera sûrement de sa fête, c'est le camarade Josselinais Jean Bougaud. . Comme prélude, étant dans une prairie à jouer aux cartes avec les « pays » Conan et Charlot, une marmite vient à exploser à quelques mètres seulement d'eux, Jean Bougaud reçut en pleine figure une motte de terre qui du reste, ne lui fit aucun mal ; les autres, rien. A 7h du soir, on souhaite à Bougaud sa fête, comme il convenait. Dans notre local s'étaient réunis tous les camarades morbihannais, dont plusieurs Jean, et ceux de la ½ section, soit une trentaine d'hommes. Programme : défilé du fêté entre une haie de camarades en armes, baïonnette au canon, sonnerie : aux champs, speech, bouquet, dégustation de vin de Lorraine, concert ; à quelque distance : fusées romaines, salves d'artillerie et de mousqueterie, chant invisible de grillons et grenouilles. Voilà-t-il pas une belle Saint-Jean !

Je me fais un plaisir de vous adresser la copie du petit speech que, e prononçai à cette occasion. Ce n'est pas une page de littérature : simple production humoristique (série de coq-à-l'âne sur le mot jean). Je songeai, ce faisant, non pas à épater les camarades, mais, à les amuser. C'est ce qui importe en guerre. Je suis certain que ce petit document de guerre vous intéressera et vous distraira. Il prouve que les territoriaux ont l'âme de bleus et, que, malgré la longueur et les difficultés de la campagne, leur belle humeur ne s'entame pas et leur moral se maintient à la hauteur de la situation. Ils bougonnent bien quelquefois mais aussitôt ils rient et s'amuse.

Très bonne nouvelle du côté de l'Artois.

Les Italiens marchent bien aussi.

Quant aux Russes, n'exagérons pas leur momentané échec. Il est à croire que ce n'est que provisoire.

Donc, toujours patience et courage.

Plus de « Poilus » ! Pourquoi donc ?...

Il y a quelque temps, un confrère déclarait ouvertement, quoique d'une façon spirituelle, la guerre au mot « poilu ». Il préludait ainsi : « Décidément, les soldats, les vrais, ne peuvent pas s'habituer à ce fameux nom de « poilus », sous lequel beaucoup de gens, bien intentionnés, croient pouvoir proposer nos héros à l'admiration du monde. »

Eh bien, à ce sujet, je me permettrai de chercher chicane à ce confrère...une chicane courtoise s'entend.

Il a eu grand tort, à mon sens, de généraliser.

Certes, je veux bien admettre que dans certaines formations, certains corps d'armée même, le terme de « poilu » soit ou boudé ou mésestimé. Les mots nouveaux sont comme les modes nouvelles, qui ne peuvent plaire à tout le monde. Mais...

Mais je puis affirmer, ayant été longtemps sur le front de Lorraine, que le terme incriminé par notre confrère y est en honneur. Et pourtant les régiments qui forment l'armée de Lorraine sont de provenances diverses. Et qui use du fameux mot ? Exclusivement les sous-officiers et les soldats. Bien mieux, les derniers, non contents de se qualifier entre eux de « poilus », assaisonnent encore de ce mot jusqu'à leur correspondance. Certains soldats écriront aux leurs : « a l'attaque de x... j'avais à mes côtés les poilus un tel et untel... »Alors !...

Par exemple, ne leur demandez pas l'origine du mot « à la mode ». Ils ignorent absolument qu'il ait été lancé sur les Boulevards de Paris. Un beau jour, au début de la guerre, il est

parvenu aux tranchées et aux cantonnements et ils l'ont, eux aussi, spontanément adopté. Ils ne le lâcheraient pas maintenant après bientôt deux ans de guerre, même... pour une marmite boche !

Ont-ils tort, ont-ils raison, ces braves soldats ?...Affaire d'appréciation personnelle. N'allez pas surtout leur avancer que ce terme de « poilu », qu'ils ont fait librement leur, est « bête » ou « un peu indécent ». Ils ne vous comprendraient pas.

Je crois même pouvoir assurer qu'ils attachent à ce mot un sens épique et viril tout à la fois. Tous les soldats de France, qu'ils soient barbus ou imberbes, par leur belle et inlassable ardeur à combattre le Boche maudit, ne font-ils pas tous preuve d'une virilité étonnante ?

Aussi bien, laissons les donc employer, à leur gré, le langage qui leur fait plaisir.

*
* *

Si, je le répète, le mot de « poilu » est fort en honneur dans certaines unités, par contre celui de « bonhommes » n'est que peu usité. Je sais un adjudant du x... ème territorial (mon premier adjudant) qui s'en servait. Eh, je dois l'avouer, cela n'avait pas le don de plaire aux hommes. « Des bonhommes.. ! » se rebiffaient-ils. Pourquoi pas des « mollusques » ?... Ces braves gens, en effet, donnaient à ce mot de « bonhommes » une définition de mollusque, de sans ressort. « L'adjudant veut donc nous vieillir davantage ? » disaient-ils encore, assez ingénument.

O bizarrerie de l'esprit de nos combattants !

*
* *

D'autre part, j'ai mentionné que les officiers de l'armée de Lorraine, à l'encontre de leurs subordonnés, n'employaient guère, en grande majorité, le terme de « poilu ». Cela est vrai également.

Mais alors, de quels vocables usent-ils entre leurs hommes ? Ceux-ci sont assez nombreux et varient suivant les régiments.

Dans tel régiment du recrutement de la Seine, les soldats sont simplement « des hommes » ; dans tel autre régiment du Poitou, des « types » ou des « drôles ». Tel colonel appelle ses « enfants » des « lascars » ; tel chef de bataillon, des « numéros » ; tel capitaine, des « loustics » ; tel lieutenant, des « chevreuils, etc...

Toujours les soldats acceptent ces vocables, avec infiniment de bonne humeur. Ils n'y voient nulle malice, simplement une fantaisie verbale du supérieur.

Inutile donc de philologuer sur les appellations de guerre de nos braves soldats : gars, fieux, gônes, hommes, bonhommes, lascars, types, drôles, numéros...ou poilus, qu'importent les mots à ces héros.

Si, un seul les obsède, les tient toujours en haleine, surexalte leur courage ; un mot pour lequel ils vont bientôt tenter l'effort suprême ; un mot qui sera classé fièrement par des centaines de mille de poitrines et fera tressaillir d'aise le Monde civilisé. Ce mot c'est : Victoire.

S... le 3 juillet 1915

J'ai bien reçu le Journal de Pontivy et le Petit Libéral...du 27 juin. Ma Ronde Tragique a eu la faveur particulière de l'élément féminin, ma femme, mes belles-sœurs, la poétesse Lucie Geslin, etc... m'en ont complimenté.

Reçu également le Journal de Pontivy du 4 juillet

Evenou-Norvez m'avait, par un mot amical, annoncé la glorieuses fin de son père Marcel. C'était un charmant garçon. C'est maintenant un héros cher au souvenir de ses parents et amis.

La poétesse bretonne Lucie Geslin m'annonce son mariage pour le 29 juillet prochain. Elle épouse un sien parent, du même nom, qui est dans la marine. Union très bretonne.

Ci-inclus l'article, que je vous annonçais dans ma dernière lettre, composé avec des documents que m'envoie le papa Garaude.

Concert formidable par ici depuis quelques jours. L'avant-dernier jour de l'avant-dernière nuit, canonnade furieuse et ininterrompue. Chaque soir, feu d'artifice merveilleux : lueur des détonations, fusées romaines, etc... en surplus, l'avant dernière nuit, violent orage : tonnerre infernal. Coup d'œil féérique...

P-S- Il est fortement question d'accorder des permissions aux hommes du front. Quelle joie !...

P... à M..., le 22 juillet 1915

Depuis une quinzaine de jours, j'ai vécu diverses tribulations.

L'ordre étant venu d'accorder des permissions aux hommes di front, le sort désigna mon ami Bougaud et moi pour partir le 27 courant. Hélas ! Notre joie fut de courte durée. Le lendemain, un ordre venait concernant le passage des hommes de la 1899 dans divers autres régiments du secteur, à dater du 21. Naturellement suppression des permissions pour ces hommes.

Le 18 au soir, nouveaux programmes et décor ?

Toute ma compagnie quittait S... pour se rendre à une dizaine de kilomètres, à Ste Sème... Je goûtai là, durant deux jours de séjour, des sensations intéressantes. Il faut vous dire que ce gros village, en septembre dernier, fut bombardé vilainement par l'ennemi : 5000 obus en 36 heures !...Pas une maison qui ,n'ait été touchée : toitures effondrées pu crevées, façades éventrées, murs abattus ou déchiquetés, un amas de poutres noircies, de pieux, briques, tuiles, ferraille. Spectacle triste, émouvant et grandiose. Dans un prochain article, sous le titre : Vision Lorraine, je vous conterai mes impressions.

Hier matin, départ du 52^{ème} territorial des hommes de la classe 1899. Ceux de mon ancienne compagnie ont été versés au 325^{ème} de ligne. Tous les Morbihannais et bretons (sauf deux infirmiers) y sont. Je suis affecté à la 2^{ème} escouade de la 23^{ème} compagnie. Comme camarades de section, mes Morbihannais Ribouchon et Guillozo et le Briochon Colliou. L'ami Bougaud, lui, est à la 22^{ème} avec quelques autres Morbihannais.

Sommes tombés dans un régiment de charmants garçons tous originaires du Maine-et-Loire et des Deux-Sèvres. Ils nous ont accueilli fort cordialement. Cela nous rajeuni d'être avec des gars de l'active et de la réserve !!!

Ma compagnie, jusqu'à ce soir, est aux avant-postes. Cette nuit, sous un grand abri en tôle et terre, j'ai dormi à 1 km des boches. Notre tranchée n'en est qu'à quelques centaines de mètres.

Ce soir, nous serons ou en ville, ou dans les bois. Tous les 4 jours, l'on change d'endroit.

Je crois que je trouverai ici, en un nouveau milieu, de nouveaux sujets pour ma plume d'écrivain. J'en suis bien aise.

Et votre santé, mon cher ami ? Bonne, je l'espère.

Tous mes compliments, à Mlle Jeanne au sujet de son Brevet Supérieur.

ma meilleure poignée de main

P.S- Maintenant que les Morbihannais du 325^{ème} sont face à face avec les boches, ceux-ci n'ont qu'à bien se tenir ! Pour ma part, il me faut la peau d'un : mon frère à venger !

Le 5 août 1915- Les tranchées- Villa des Pots de Vins (Poitevins)

...Anatole Le Braz, retour d'Amérique, a eu la gentillesse de m'adresser quelques lignes. J'en ai été fort touché.

Je vous souhaite de bonnes vacances. Continuez à vous prodiguer pour les œuvres de guerre. C'est d'un bon français.

Oui, les journaux peuvent être adressés aux poilus sous bande affranchie. Mais, l'arrivée est peu sûre ainsi. Très préférable, l'envoi sous enveloppe fermée.

Non, le 325^{ème} ne possède pas des feuilles des tranchées. Pourtant, les éléments de rédaction ne manquent pas, poètes, prosateurs, instituteurs, artistes. Mais peu pratique, à cause de la subdivision du régiment en nombreux postes où ne se trouvant guère ensemble que des ½ section ou sections ; au repos seulement la compagnie se trouvant rassemblée.

Cinan est muletier. Il ne bouge pas de P...à...M...Je le vois chaque jour. Il faut vous dire que je viens d'être désigné pour suivre des leçons de mitrailleuse. Je suis classé télémètreur. Cela m'intéresse beaucoup. De plus, j'ai ainsi l'avantage de passer 5 ou 6 h par jour en ville.

Ces jours ci, en dehors des heures de leçon, je mène la vie des tranchées. Je vous écris présentement dans un abri baptisé : Villa des Pots-de-Vins... Cette appellation originale est due à ce fait que le régiment est composé en majeure partie de gars du Poitou, lesquels sont grands buveurs de vin ; d'où la déformation, de Poitevins en pots-de-vin !...

La vie des tranchées est peut-être pittoresque, mais je ne vous étonnerai pas en vous disant qu'elle n'est guère confortable, surtout lorsque, comme ces jours-ci, le ciel nuageux y déverse ses cataractes.

Si vous voyiez alors les poilus, tout salis de boue, vous ne pourriez vous empêcher de faire comme nous-mêmes : rire de nos petits malheurs !

Les tranchées et les abris sont assez spacieux. Mais les boyaux, interminables zig-zag, sont étroits. Et il faut se mouvoir là-dedans !

Les capotes bleu horizon (que nous autres, les territoriaux nouvellement arrivés, prenions grand soin, au cantonnement, de ne pas trop salir) sont belles, je vous assure !

Tout cela n'empêche pas les poilus de se livrer, assez inconsciemment, à leurs occupations ordinaires, dont les principales sont : le manger, le boire, le dormir, la partie de cartes ou de dames, le courrier, la lecture ou la fabrication de « menus objets de guerre ».

Dans le jour, étant en vue des observateurs ennemis, on est obligé, pour éviter l'envoi de leurs chrapnels, de serpente, l'échine constamment pliée, dans les tranchées et boyaux (il y a des boyaux qui ont des centaines de mètres de longueur). Donc, se mouvoir, manger et causer cassé en deux ! C'est un sport...Hygiénique !...

Je n'ai jamais fait l'homme de bronze, ni l'homme de plâtre, mais j'apprends maintenant à faire l'homme-boue et l'homme-serpent. Ce qui ne nuit en rien à la santé. Tout au plus, quand on patauge un peu trop, quelques grognements et jurons énergiques...genre poilus ! vite réprimés par les rires et les lazzis des camarades...charitables.

La nuit...ah ! la nuit, la bienheureuse nuit !...on peut alors se donner de l'air et du libre mouvement. Tandis que les poumons s'emplissent du bon air champêtre, le buste, soudain délivré de toute contrainte, se détend délicieusement et le visage carrément se lève vers le ciel étoilé ou nuageux

Aux avant-postes, à la chute du jour, on en profite pour procéder à l'installation des petits postes d'écoute. Les boches, de leur côté, en font autant. Si bien que, dans certains endroits, ces petits postes ennemis ne sont guères distants que de 100 ou 200 mètres. Les hommes en arrivent à s'entendre parler. Souventes fois, il se produit alors des échanges de politesse : envoi de coups de fusil ; le canon s'en même aussi.

Dans mon secteur, les nuits sont assez calmes. Ce n'est pas comme dans un secteur voisin, de l'autre côté de l'eau, où se trouve un bois fameux, au nom ecclésiastique, où les sentinelles se chamaillent tout le temps ! Mais, quoique étant à proximité les affaires de ces dernières ne nous regardent pas. Chacun ses vaches, non, son secteur à garder !

J'ai le plaisir d'avoir comme gradé de section un jeune sous-lieutenant très lettré et un sergent instituteur. Vous voyez d'ici, dans un coin de tranchée, nos entretiens littéraires ! Ah ! l'exquise causerie, hier soir, sous un ciel lourd de nuages orageux et striés des lueurs d'explosions des pièces adverses et des fusées romaines, au son du canon, au cri aigre des canards sauvages et à la galopade des rats des tranchées ! A recommander aux neurasthéniques !...

Voilà, mon cher ami, quelques détails sur mon existence actuelle.

Je ne sais quand j'irai maintenant en permission

La validité de la permission n'est pas de 4 jours, mais bien de 8.

Tout à l'heure, je faisais allusion aux menus travaux des poilus. L'une des industries principales de ceux-ci est la fabrication de bagues en aluminium provenant d'obus boches. L'outillage est rudimentaire : tirs-point de cordonnier, canifs, etc...

J'ai déjà eu le plaisir, à mes rares instants de loisir, de confectionner de ces anneaux pour ma femme, quelques parents et le pentyern Durocher.

Comme il me serait agréable de vous offrir un petit «souvenir de guerre », donnez-moi donc, au moyen de ficelle fine, les grosseurs des doigts de Mme et Mlles Gilles et de vous-même. Naturellement, au sujet des livraisons, il vous faudra peut-être être patient.

Maintenant...je m'en vais me préparer au départ. Ce soir même, ma compagnie déménage à nouveau : un stage de trois jours en pleine forêt. Nouvelle transformation : homme des bois.

P.S- Ah ! J'oubliais...

Figurez-vous que j'ai fait hier, en ville, la connaissance d'un second-maître de marine (chef d'une auto-projecteur) originaire de Lorient et habitant Vannes. Il connaît très bien plusieurs miens parents et amis de Vannes. Heureuse rencontre, hein ? Justement, les camarades élèves-mitrailleurs de ma compagnie déjeunent dans une maison en ville où mange également ce gars Breton. Nous nous verrons donc journellement. Inutile de vous dire que les sujets de conversations ne nous manqueront pas.

A partir d'après-demain, toutes les lettres militaires doivent être adressées non cachetées...

Le 27 août 1915-

J'ai reçu hier soir votre longue et gentille lettre du 23.

Tout d'abord, merci pour la fleurette de Pontivy. Je vais la joindre à mon « histoires de guerre ».

Par ce même courrier, je vous envoie la série de bagues de la famille Gilles. Ces bagues étaient déjà faites. Je n'attendais plus que les grosseurs des doigts pour opérer la livraison. Celles de Mlles Marguerite et Odette étaient à la mesure exacte. Je n'ai eu qu'à agrandir un peu à la lime celle de Mlle Jeanne.

Mais, mon cher ami, vous avez oublié Mme et Mr Gilles ! Je vous avais pourtant demandé également la grosseur de leur doigt. Eh bien, ces bagues sont également faites. Au cas où elles seraient un peu justes, il vous est facile de les agrandir à l'aide d'une lame de canif ou d'une lime ronde ou ½ ronde.

Je pense que ces « souvenirs de guerre » vous feront plaisir.

Je confectionne pas mal de ces anneaux en ce moment. Tous mes parents m'en réclament. En outre, j'ai à cœur d'en offrir encore aux amis intimes.

Depuis trois semaines, j'en ai fabriqué 25.

Vous vous étonnez de ce que, en dehors de mon service de « poilu », je puisse encore arriver à faire mon courrier (fourni, n'en doutez pas), à écrire des articles et fabriquer des bagues ! C'est que, voyez-vous, je n'aime pas à rester inactif. A nos heures de loisirs, au lieu de me tourner les pouces et broyer du noir, j'ai plaisir à m'occuper le corps et l'esprit.

Et, c'est peut-être là le secret de mon attitude actuelle, laquelle, je vous le jure, est loin d'être pareille à celle de votre correspondant...découragé ou neurasthénique.

Je crois deviner qui est ce dernier : ne serait-ce pas un des principaux membres du Gorsed breton ?...Qu'el qu'il soit, ne croyez pas surtout que son sentiment soit le réflexe du sentiment général des Poilus. Non, certes, parmi les combattants, il y en a bien qui éprouvent quelque lassitude vu la longueur et les énormes difficultés de la campagne. Mais, je vous le dis, leur mécontentement est plus superficiel que solide. Ils ronchonnet bien parfois, mais font tout de même leur service, tout comme les autres.

En tout cas, si l'abattement est excusable chez un soldat à l'esprit fruste, cela ne peut se comprendre chez un intellectuel.

Le premier, d'ordinaire, ne voit que ce qui se rapporte à sa petite personne ; l'autre doit voir plus haut l'avenir de son pays, de sa race.

Il serait vraiment terrible, à mon sens, de penser que, après tant de noble sang répandu, après tant de souffrances endurées par les combattants actuels, l'on pût conclure une paix boiteuse. En toute sincérité, je vous avoue que, moi, je préférerais encore passer l'hiver dans les tranchées et avant- postes (et dieu sait pourtant si le confort y manque et si, l'hiver, on y souffre !) je préférerais même y laisser mes os (malgré toute l'affection que j'ai pour ma femme, mes parents et amis) plutôt que de rentrer chez moi battu et humilié et pas du tout rassuré pour l'avenir.

Voilà, mon cher ami, mon sentiment personnel.

Laissez-moi vous dire, sans prétention mais aussi sans fausse modestie, que c'est le sentiment d'un esprit fort.

Car, dans la vie, je classe les individus en deux catégories : les esprits forts et les esprits faibles (il y a des gens de ces deux catégories dans toutes les classes de la société !). Les premiers s'élèvent au-dessus des petites misères humaines, savent même souffrir pour un idéal de justice et de liberté ; Les autres jettent tout de suite le manche après la cognée, ne sont capables d'aucun effort, en un mot, sont de parfaits égoïstes.

Non, je ne veux pas être de ceux-là !

Mais il suffit seulement de quelques uns des premiers pour refaire le moral des autres.

Si je vous disais que ma belle humeur et ma belle confiance -excusez si je me décerne moi-même ces qualités- m'ont fait taxer d'original par tous les Poilus qui m'entourent. J'en suis bien aise. Car cette « originalité » me permet justement d'œuvrer utilement. Ainsi se trouve-t-on dans une situation périlleuse ou endure-t-on quelques souffrances ou traces du service, aussitôt je lâche quelques « mots » qui, en déridant les camarades, chasse leur cafard). J'exagère m'ême parfois. Qu'importe, n'est-ce pas, pourvu que le but soit atteint. ! Plus tard, je vous conterai à ce sujet, de vive voix, des anecdotes qui vous amuseront sûrement. Oui, mon cher ami, Quoique simple soldat, je trouve plus méritant de se mêler à la vie de ses camarades et les maintenir en confiance que de semer parmi eux le doute et le découragement. Je suis bien certain d'avoir votre approbation.

Excusez cette digression.

Je pense aller en permission fin septembre ou commencement d'octobre

La santé est toujours bonne, le moral...inutile, n'est-ce pas, d'en parler davantage ?

Paris le 11 septembre 1915-

J'ai bien reçu le Progrès du Morbihan, le Journal de Pontivy et le Réveil Ploërmelais. Mazette, vous avez claironné la renommée de Jean-Louis dans tout le Morbihan ! Soyez-en remercié vivement. J'ai été très sensible à votre amabilité. Vous avez présenté, on ne peut mieux, mon modeste bouquin. Mais ce qui m'a été vraiment au cœur, c'est l'hommage que vous avez fait à ma sincérité d'écrivain. Vous me donnez là un gage d'amitié que je n'oublierai pas.

Merci aussi pour toutes vos charmantes cartes. Je vois que vous excursionnez toujours au « cœur de la Bretagne ».

A propos. Voulez-vous envoyer votre 1^{ère} série, contre remboursement, au poète Paul Renimel....

Viendrez-vous au prochain banquet du Fureteur Breton ?

Pierre Laurent m'ayant demandé quelques souvenirs de vacances, je m'en vais lui rédiger deux ou trois articles. Peut-être pourriez-vous en passer quelques extraits dans d'autres journaux du Morbihan, d'autant plus que j'y intercalerai des passages dans tous ceux de la Bretagne ? Inutile de vous le dire, vous le savez déjà, que mes articles n'ont aucun trait à la politique du département.

Etes-vous en vacances à St Gonnelly ? Si Oui, veuillez donc m'aviser de votre retour à Pontivy. Je vous adresserai alors mon étude complète sur la Haute-Saône parue dans le Jura français pour prêter à votre collègue franc-comtois.

P.S- seriez-vous gentil de me fournir copie de la poésie du frère Brogard sur les Chasseurs de Pontivy.

24 septembre 1915-

J'ai bien reçu vos charmantes cartes de Vannes, Pontivy et Saint-Brieuc.

Il l'est agréable de savoir que « les Vacances de Tranchées » vous ont plu.

Je ne suis pas veinard depuis quelque temps. J'étais désigné pour partir en permission aujourd'hui même. Or, il y a 4 jours, au rapport, une note stipulait que les permissions étaient suspendues jusqu'à nouvel ordre. C'est la 2^{ème} fois que pareille mésaventure m'arrive. Heureusement, j'avais eu la bonne idée de ne pas prévenir ma femme de mon arrivée prochaine. J'ai bien fait. La déception eut été plus forte pour elle. C'est égal, vous savez, le jour ou j'eus connaissance de la note en question, je ne fus guère joyeux. C'est sans conteste, la plus mauvaise de mes journées depuis le début de la guerre. La nuit, étant sentinelle perdue aux avant-postes, je pleurai comme un gosse. Le lendemain, je me fis une raison. Il faut savoir s'incliner, surtout en guerre, devant les nécessités militaires d'ordre général ou capital. Et puis, cette mesure de suspension durera peut-être peu de temps ?...

Je n'aurai donc pas le « cafard » ! Mais, je vous assure, en de telles circonstances, il faut avoir l'âme bien trempée pour conserver intact son courage.

Le plus curieux dans cette affaire de permissions, c'est que j'avais le pressentiment de mon infortune. La preuve c'est que, quelques jours avant la parution de la fameuse note, je commençai la rédaction, pour le Journal de Pontivy, d'un conte intitulé : La grande Permission. Fort heureusement pour moi, la fin de mon histoire personnelle est moins tragique que celle des héros du dit conte.

L'artillerie fait montre d'une grande activité.

Avant-hier j'ai eu quelques émotions.

L'après-midi, vers 3 h, assis au fond de ma tranchée, à l'ombre de ma petite bâche, j'étais en train justement de terminer la rédaction de mon conte : La Grande Permission ; nos batteries tiraient avec force sur les lignes et les villages occupés par l'ennemi ; les obus passaient en rafale au-dessus de la tranchée.

Tout à coup, le bruit caractéristique d'une marmite boche. Celle-ci éclata à 5 mètres seulement de mon coin de tranchée. Ma bêche fut criblée de mottes de terre. Presque coup sur coup, 4 autres marmites, vinrent encore tomber à quelques mètres en arrière ; l'une d'elle explosa en plein milieu d'un boyau. Par bonheur, personne ne fut touché. A ce sujet, je vais vous citer un fait qui démontre bien l'inconscience des poilus devant le danger : lorsque fut éclatée la marmite du tyran, un petit caporal, que j'ai dressé à la fabrication des « anneaux de guerre », sans souci des autres marmites, se précipita carrément dans le boyau et, bien tranquillement, se mit à déterrer la fusée en aluminium.

Une heure plus tard, nouvelle émotion.

Un avion français se trouve aux prises avec trois avions boches. Duel émouvant et passionnant. Les mitrailleuses des avions fonctionnent. Manœuvres hardies et périlleuses. Tout à coup, un boche parvient à se hausser au-dessus du français. Celui-ci tourne sur lui-même, glisse sur l'aile. Un jet de fumée s'en échappe. Pas d'erreur, il est touché. Le voilà qui descend lentement en spirale. Horreur : un des aviateurs bascule de l'appareil dans le vide ! L'avion, sans dessus dessous maintenant, pique du nez vers terre. Il s'abat dans une prairie, un peu en avant de nos lignes, où il prend feu aussitôt. Le 2^{ème} aviateur est dans les flammes. Deux poilus se dirigent vers l'appareil. Mais les boches tirent dessus des schrapnels. Impossible d'y approcher avant la nuit. C'est avec un grand serrement de cœur que nous assistons, impuissants, à la destruction totale du pauvre avion français. Il était monté, paraît-il, par deux capitaines. Pauvres gars ! Je me rappellerai toujours de ce tragique épisode de la guerre aérienne.

La semaine dernière, un soir, je fus assez exposé sur une route balayée par les schrapnels boches ; allongé dans un fossé, une balle ronde vint heurter le talon de mon soulier gauche. Un peu plus haut, j'avais le pied endommagé.

Hier, j'ai rencontré l'ami Bougaud, lequel, retour de permission –le veinard- vous donne bien le bonjour. Cette nuit, sa compagnie, au cours d'une reconnaissance entre les lignes ennemies, a eu plusieurs hommes de touchés, dont un sergent tué d'une balle en plein front.

Vous voyez, mon cher ami, que l'existence en première ligne ne manque pas ... d'attrait !...

P.S- Sous une autre enveloppe, je vous adresse mon conte : La Grande Permission. Comme je vous l'ai dit, au cours de cette lettre, ce conte à une histoire particulière. De plus, il a été rédigé complètement dans les tranchées. Vous verrez que je l'ai présenté sous forme de scènetes dialoguées. Si c'est possible, pour sa bonne lecture, il serait bon de reproduire en petits caractères ou en italique les passages que j'ai marqués par l'écriture droite.

Nancy, Hôpital temporaire n° 107, le 6 octobre 1915-

Me voici revenu à Nancy. Mais malade...

Voilà une nouvelle qui certainement vous surprendre ! C'est que, depuis la dernière lettre que je vous écrivis, le 24 septembre, ma santé est devenue franchement mauvaise.

A vrai dire, depuis environ trois semaines, j'avais bien des tiraillements d'estomac. Mais cela n'était guère gênant. Et puis, je pensais que ça ne durerait peut-être pas. Si bien que je n'interrompais pas pour cela mon service.

Or, au commencement de la semaine dernière, de violentes douleurs me vinrent qui allèrent, chaque jour, en s'accroissant. J'en arrivai à ne manger presque plus et à ne pas dormir. Bref, de fil en aiguille, jeudi 30, ayant été en proie à une forte crise, je fus évacué sur l'hôpital de Pont-à-Mousson, puis, avant-hier, sur Nancy.

Je suis maintenant dans un hôpital des Dames de France, lequel est installé dans les locaux d'une Ecole Normale de garçons. Le major et les infirmières sont très dévoués.

Je souffre d'une gastralgie aiguë.

Cette crise est imputable aux fatigues de la vie en 1^{ère} ligne, au manque de soins, au changement de saison et un peu aussi à la forte contrariété éprouvée du fait de la suppression de ma permission.

Avec un grand repos et de bons soins, je me remettrai bien d'aplomb. Ensuite, j'obtiendrai sans doute un congé de convalescence

pour l'instant, je souffre encore beaucoup. Je suis au lit et à la diète.

Je profite d'un moment d'accalmie pour vous écrire ce mot.

En même temps que ma lettre du 24, je vous adressai, par le même courrier, une nouvelle intitulée : La Grande Permission. Je pense que malgré le retard postal, vous avez bien reçu cela ?

Dîtes donc, soyez donc bien gentil, à l'insertion de la nouvelle, d'envoyer un exemplaire du « Journal de Pontivy » à un ancien capitaine : M. S...

Ça fera plaisir à ce brave homme et à moi-même.

Sur le dernier Journal de Pontivy reçu, je lis quelques lignes de vous griffonnées en marge. A propos des derniers évènements militaires si heureux, vous écrivez ; Bravo les Poilus ! Oui, mon cher ami, je crie avec vous : Bravo les Poilus ! Bravo tous les Poilus de France !... Pour cette offensive de Champagne et de l'Artois, toutes les régions de France n'étaient-elles pas représentées parmi les combattants ?...

Si, l'un de ces jours, l'ordre venait être donné aux troupes de mon secteur d'avoir à prendre l'offensive à leur tour, mon plus grand regret, soyez-en convaincu, serait que cette stupide et malencontreuse maladie m'empêchât d'y prendre part aux côtés de mes camarades de régiment. Mais que voulez-vous !...

Je ne me souviens pas si, en terminant ma lettre du 24 septembre, je vous faisais allusion à une scène aérienne dont j'étais justement témoin au même moment ?

Dans ma lettre, je vous contais un autre épisode aérien très tragique celui-là, que je vis deux ou trois jours auparavant.

Que je vous conte brièvement le second :

Le matin du 24 septembre, un avion français, faisant partie d'une escadrille qui s'en revenait de bombarder une gare allemande, fut pris en chasse par deux aviatiks. Le réservoir de l'appareil touché, les aviateurs (un sous lieutenant d'artillerie et un aspirant) durent atterrir. Ils touchèrent terre dans nos lignes, à 300 ou 400 mètres de l'abri où je me trouvais, sur un petit mamelon bien en vue des boches. L'avion à peine posé, les artilleurs allemands les canonnèrent aussitôt. Cependant les deux aviateurs réussirent à quitter leur appareil, sains et saufs. C'est alors que, toute la journée, les poilus se payèrent une bonne « bosse de rigolade ». Songez que les boches tirèrent environ 450 coups de canon sans seulement parvenir à détruire l'oiseau de France qui, lui, fixe et ailes déployées, semblait les narguer ! Quels maladroits, hein ?... Pris de rage sans doute devant leur impuissance, vers 4 heures de l'après-midi, ils envoyèrent une quinzaine de marmites de gros calibre (des 210) sur un ouvrage distant seulement d'une cinquantaine de mètres de l'abri blindé où se trouvait ma 1 /2 section. Quel vacarme !... Par bonheur, personne ne fut touché. Mais revenons à notre avion, toujours canonné. A la tombée de la nuit, les boches espacèrent leur tir. Le colonel, ayant alors donné l'ordre de sauver l'avion, mon lieutenant demanda 10 volontaires. L'opération était assez hasardeuse. Comme je suis amateur de fortes émotions, je fus parmi les 10 volontaires (tous, sauf moi, de jeunes gars de l'active et de la réserve)... Nous voici à deux mètres de l'avion, séparé de nous par un réseau de fils de fer. On fait une large brèche dans le réseau. A peine fini, les boches envoient au-dessus de l'avion une rafale de fusants. C'est l'instant. Nous nous précipitons au galop vers l'appareil. Celui-ci presque intact. On le pousse vivement ¼ d'heure, il est) l'abri derrière un petit bois de sapins. Nouvelle rafale de fusants. Trop tard. Le tour est joué. On se paye encore une fois la tête des boches, vraiment malheureux ce jour-là :

leur canonnade leur coûte lus cher en dépense de projectiles que la valeur propre de l'avion ; de plus, ils ne touchèrent personne

Nancy, hôpital auxiliaire 107-le 13 octobre 1915-

Merci pour l'aimable mot que vous m'avez griffonné sur le dernier « journal de Pontivy ». Tous mes compliments à Mlle Jeanne pour sa nomination d'institutrice. Merci pour mon artilleur. Au sujet du capuchon, je n'avais pas précisé en effet ; c'était un simple capuchon pour garantir la tête et le cou. Ca ne fait rien, vous êtes bien gentil de vous en être occupé. Votre geste fera un heureux de plus. J'ai eu la surprise de relire une lettre que je vous adressais tout au début de mon passage au 325^{ème}. Je suis de votre avis au sujet de la Grande Permission. Cette nouvelle serait tout à fait de circonstance pour la Toussaint. Non, je n'ai pas encore en ma possession l'avant dernier « journal de Pontivy ». Rien de drôle, depuis mon entrée à l'hôpital à Nancy, voilà neuf jours, je n'ai encore reçu aucune des lettres qui ont pu m'être adressées directement à ma compagnie du 325^{ème} ! Je n'y comprends même goutte, car, là-bas, on a fourni mon adresse. Enfin, c'est la « bureaucratie » militaire !... J'ai donné de vive voix votre bonjour à ma femme. Dimanche dernier, j'ai eu la grande surprise et la bonne joie d'avoir, à l'improviste, la visite de ma femme et de sa sœur aînée. Ma belle-sœur est retournée à Paris hier. Mes ma femme restera à Nancy jusqu'à vendredi. Chaque après-midi, elle peut me voir de midi à cinq heures. Cela me fait grand plaisir et me distrait énormément.

D'autre part, comme j'ai plusieurs amis (civils et militaires) à Nancy les visites ne me manquent pas les jeudis et dimanches.

Toute la semaine dernière j'ai encore beaucoup souffert la nuit. Maintenant, ça va mieux. Mais je suis encore à la diète et au lit.

Je n'ai donc qu'à me laisser bien soigner et patienter...

Dans ma salle, c'est un mélange : fantassins, artilleurs, tringlots, marsouins, chasseurs d'Afrique, tirailleurs Algériens. Comme parmi tous les malades il y a des « types », parfois on passe de joyeux instants.

...Les journaux sont à nouveau intéressants depuis quelques jours : extension de la Grand guerre dans les Balkans. Quel méli-mélo, n'est-ce pas ? ...

Les poilus ont toujours confiance.

Reçu hier un mot de l'ami Géniaux. Toujours à La Fuie...

Nancy le 20 octobre 1915-

Merci pour l'entre filet me concernant à la rubrique Les Bretons. Vous êtes bien gentil de vous intéresser ainsi à ma santé. Fort intéressant l'article de tête La Grande... Vous avez grandement raison de publier toutes ces lettres de poilus, sublimes dans leur simplicité. Ce ne peut qu'être d'un bon effet sur les populations civiles.

Quelque chose qui m'a fortement touché c'est bien l'annonce de la mort de cet adjudant pontivyen Tual. Parce que vous voyez, j'ai dit dans le journal, à maintes reprises, de ce brave, je l'admirais sans le connaître. Mais que voulez-vous, aujourd'hui c'est l'un qui disparaît, demain c'est l'autre...

Il est à souhaiter que le geste de l'instituteur Tatibouet soit imité, non seulement par tous les maîtres d'école, mais encore par tous les maires ; que chaque école et chaque mairie ait son Tableau d'honneur. Que chacun, en lisant le nom des morts de la commune tombés au champ d'honneur, se sente pénétré de douleur mais aussi de fierté. Après cette guerre que le palmarès précis de tous nos héros sera chargé. Que ce palmarès sera précieux à tous les coeurs

Gray, le 26 octobre 1915-

Ma santé s'améliorant, je viens d'être évacué de Nancy.

Je me trouve à Gray, en attendant d'aller, cet après-midi, à Marnay, dans le bas de la Haute-Saône.

Je vous enverrai demain ma nouvelle adresse.

Vous serez bien aimable, n'est-ce pas, de penser à adresser « la grande permission », à mon ancien capitaine...

Marnay le 27 octobre 1915-

Ce petit mot pour vous donner ma nouvelle adresse.

Je suis fort bien ici, dans une petite ville de la Haute-Saône située entre Gray et Beran. L'hôpital est installé dans un ancien séminaire. Bel établissement.

Je ne suis pas très loin du village où habitent mes beaux-parents et d'où, vous vous en souvenez, je partis à la mobilisation générale.

Comme cela, j'aurai cet autre plaisir d'avoir la visite de mes beaux-parents.

Peut-être ma convalescence ici durera-t-elle 15 jours ou 3 semaines ? J'achèverai de bien me remettre d'aplomb. Ensuite j'irai chez moi en permission de 7 jours. Après quoi, je rejoindrai, non le 325^{ème}, mais mon ancien 52^{ème} territorial. J'en suis bien aise, car le service y est moins rude et j'y aurai plus de facilité pour me soigner à l'occasion

P.S- Mon artilleur intéressant de Pont-à-Mousson, Volt, m'a écrit qu'il avait reçu un colis de Pontivy. Il en est très touché et m'a chargé de vous transmettre ses remerciements.

A mon tour, mon cher ami, je vous remercie bien vivement pour votre aimable geste.

Vous êtes pour les braves Poilus un véritable bienfaiteur.

Du nouveau. La visite vient d'avoir lieu, à la minute. Après lecture de ma feuille d'observation de l'hôpital 107, de Nancy, le médecin chef vient de dire à son aide qu'il sera peut-être utile de m'évacuer à l'intérieur. Je serai définitivement fixé la dessus demain.

Ne m'écrivez donc pas ici, avant que je vous le dise.

Quelles pérégrinations !...

Marnay le 3 novembre 1915-

Je reçois seulement ici votre carte du 27 et le Journal de Pontivy du 24 octobre. Merci. Très bien votre article sur Mme Baudry. Très intéressant aussi celui sur le Vieux Château. Son enlaidissement par une équipe de prisonniers Boches.... De Boches démolisseurs de nos cathédrales, de nos musées, bref de nos merveilles artistiques de l'Art Français, est assez curieux. La Municipalité Pontivyenne a-t-elle songé à ce bizarre rapprochement ?...

Mon état de santé s'améliore de jours en jour. L'air de la Haute-Saône me fait du bien. L'appétit et les forces reviennent. Je reste définitivement ici pour y achever ma convalescence. Je pense y rester encore au moins quinze jours. Je m'y trouve bien. Vous pouvez donc m'écrire ici.

Pas encore reçu « la Grande Permission ». Peut-être avez-vous adressé le journal à Nancy ? Je serais bien content de l'avoir.

P.S- Vous devez avoir reçu le dernier « Morbihannais de Paris » ? Epatant le père Garaude !...

Marnay le 6 novembre 1915-

Je reçois à l'instant le Journal de Pontivy du 31 octobre. Grand merci pour la bonne composition de la Grande Permission. Dîtes donc, seriez vous assez aimable de m'adresser

tois autres numéros du journal. Je voudrais en adresser un à un frère d'un mien oncle, lieutenant colonel dans l'armée italienne (état-major d'Udine) et l'autre à son neveu, jeune soldat italien. Hein ! Le Journal de Pontivy sur le front italien, ce ne sera pas ordinaire !... En avez-vous également adressé à mon ancien capitaine ?

Je quitterai sans doute l'hôpital de convalescence de Marnay vers le 20 novembre, pour aller chez moi en permission de 7 jours ; après je retournerai sur le front.

La santé est bien meilleure. J'ai bon appétit et bonne mine...

Paris, le 26 novembre 1915-

Enfin, je la tiens la permission !... Quel bonheur !...

Hier soir, j'ai eu le plaisir de dîner chez le « parrain », M.d.P, Mr Garaude, soirée excellente.

Lu hier le dernier « journal de Pontivy » qui m'est revenu de Marnay. Très intéressant et fort bien votre articles sur les journaux de tranchées.

Dites donc, ma femme reçoit très tard le « journal de Pontivy ». Cette semaine, il n'est pas encore là.

Ci-inclus, un article écrit à Marnay. Scènes d'hôpital.

Lorsque passera cet article, je vous serais bien obligé d'en adresser à Mlle Arléa, infirmière...

P.S- Mardi prochain, terme de ma permission, je retourne à Gray, au dépôt d'éclopés, d'où je serai dirigé ensuite sur le 325^{ème} territorial...

Sitôt fixé, je vous donnerai mon adresse...

Paris, le 29 novembre 1915-

...Je reprendrai le train demain soir...

Sitôt de retour au front, je vous donnerai mon adresse.

Dîtes donc, veuillez donc faire une petite rectification sur le manuscrit de mon article : « Dans un hôpital de guerre ». A un endroit, énumérant les surnoms des infirmières, je parle d'une Mademoiselle Seringue ; mettez donc Mlle Seringuette ! Seringuette fait mieux que Seringue.

Gray, le 4 décembre 1915-

...Vous avez été bien aimable de parler du dernier bulletin de M. Garaude.

J'ai passé sept bons jours à Paris.

Je suis au dépôt d'éclopés d'Arc-les- Gray depuis mercredi. Je prends le tain ce soir. Je m'en retourne au front.

Je suis dirigé sur le 52^{ème} territorial. Mais m'y gardera-t-on ?...Je le voudrais bien. En tout cas, vous pouvez, dès maintenant, m'écrire à l'adresse...Si je change encore, au bout de quelques jours, je vous en aviserai.

Vous pourrez alors donner mon adresse à votre ami de Pontivy. Puisqu'il s'occupe du ravitaillement, il y a beaucoup de chances que nous nous rencontrions.

C..., le 7 décembre 1915-

Il y a erreur pour la dernière adresse que je vous ai donnée.

Je ne retourne pas au 52^{ème} territorial. Ma situation bizarre a été réglée ici, au bureau du petit dépôt. J'appartiens toujours au 325^{ème}.

Figurez-vous que, avant-hier, j'ai eu le « cafard », moi aussi. Les causes : reprise de maux d'estomac, souvenir des heureuses heures passées chez moi, mauvais temps, absence de courrier.

Mais, ce matin, je me suis secoué et ai réussi à chasser cette vilaine bête !...

J'ai été, tout à l'heure, à la visite. Je suis exempt de service pendant deux jours. De plus, on m'a ordonné des calmants pour l'estomac. Les tiraillements douloureux sont dûs au changement de régime.

Mais je vais m'arranger. La popote à laquelle je suis affecté, se tient chez des particuliers. Je m'en vais me remettre au régime lacté : lait, œufs, et légumes. J'espère que ça ira ainsi. Je devrais rejoindre ma compagnie, en première ligne, vendredi prochain. Mais il se pourrait que, la visite médicale de jeudi matin, je fusse maintenu ici encore quelques jours.

Je vous serais bien obligé de me faire parvenir le « journal de Pontivy » à l'adresse ci-dessus. Ca me fera plaisir

Hôpital complémentaire n°14- Saint-Nicolas-du-Port- le 16 décembre 1915-

Comme vous pouvez en juger par l'en tête de ce mot, mes pérégrinations continuent. Eh je n'en suis pas plus enchanté. Je préférerais de beaucoup la vie en 1^{ère} ligne, malgré ses dangers et ses misères particulières, dès l'instant que j'avais la santé, à cette course douloureuse à travers les hôpitaux et ambulances.

Arrivé le cinq au petit dépôt du secteur 94, je fus tout de suite repris de maux d'estomac. Les causes : reprise du régime ordinaire (soupe et viande) et temps épouvantable (humidité et froid). Bientôt, ces douleurs dégénèrent en crises aiguës, accompagnées de vomissements. Malgré que je fu remis au régime lacté, cela alla de plus en plus mal.

Bref, je souffrais le martyre durant 4 ou 5 jours.

Le 13 au soir, réellement à bout, je dus être transporté sur un brancard à l'ambulance.

Le lendemain 14, j'étais évacué sur Nancy, d'où sur Saint-Nicolas du Port.

Mes crises se sont atténuées depuis hier. Dans la journée, je suis assez tranquille ; mais je souffre toujours la nuit.

Mais je n'ai pas fini de circuler...

Lundi prochain, je serai à nouveau évacué sur quelque dépôt de convalescence. Où ? Je n'en sais rien.

Donc inutile de m'écrire ici.

Si je dois rester quelque temps dans un dépôt de convalescents, je vous enverrai mon adresse.

Tous ces déménagements successifs apportent le trouble dans mon courrier. Je reçois des lettres 15 jours ou trois semaines après leur envoi.

Quand cela finira-t-il ?...

C'est bien la partie la moins intéressante de ma vie de poilu que je passe en ce moment, je vous assure.

J'ai su par ma femme que le Journal de Pontivy avait publié mon article : Dans un hôpital de guerre. Vous avez certainement dû m'en envoyer un exemplaire. Mais ça coince...

Hôpital n°5 –Dôle, le 21 décembre 1915-

Ces jours ci je vous annonçais un nouveau et prochain déménagement. C'est chose faite. Depuis ce matin, je suis à Dôle. Et pas pour longtemps... Peut-être mardi prochain, m'en irai-je chez moi en congé de convalescence. J'attends pour cela un certificat d'hébergement de ma femme.

S'il m'est possible d'aller faire un tour à Josselin, je pense bien vous voir par là-bas. Quel plaisir de se rencontrer après ces 17 mois...

Ma femme m'a adressé le Journal de Pontivy du 5, où se trouvait mon article : Dans un hôpital de campagne. Merci.

Dîtes donc, lors de ma permission de six jours, je constatai que les 3 ou 4 premiers de mes articles parus dans le Journal de Pontivy manquaient à ma collection. Si vous en possédez, seriez-vous assez aimable de m'en adresser quelques exemplaires chez moi, à Paris. Je les y trouverai bientôt et les classerais avec les autres.

Dôle, le 28 décembre 1915-

...Très bien votre article sur les lettres des poilus

Je suis très content de savoir que mon dernier article ait été bien apprécié. Savez-vous que le Médecin en chef de l'hôpital 107 de Nancy, lequel vous a demandé 25 exemplaires, a le grade de Général ! Mazette ! Cela lui a fait plaisir, au Général !...

Et votre santé, mon cher ami ? Meilleur je l'espère. Ace sujet, à l'approche du Nouvel an, je ne puis que vous offrir mes meilleurs souhaits.

Moi, je vais mieux aussi. Les crises se sont atténuées et les nuits sont meilleures depuis Noël. L'après-midi de la Noël une tombola fut tirée en faveur des malades. Le sort me destina une boîte de gâteaux et une bouteille de cidre. Je bus un verre de ce cidre. Ca me fit l'effet d'une bonne potion. Depuis...Mais j'aurais encore besoin de longs soins. Heureusement, j'ai un congé de convalescence d'un mois

Je pars demain soir ou jeudi matin.

Certainement, si je vais à Josselin, je tâcherai de pousser une point à Pontivy.

Mon bon souvenir à la famille Gilles

Dôle le 29 décembre 1915-

Hier, je vous ai adressé un mot.

Mais j'ai omis quelque chose.

Je crois que vous pourriez me fournir un renseignement, au sujet d'une prolongation possible de mon congé de convalescence. Il se peu très bien, en effet, qu'au bout d'un mois, je ne sois pas encore apte à reprendre mon service. Songez que, depuis 3 mois, je ne vis que de lait, potage au lait et œufs. Et donc je ne sui guère fort. Hier, la commission de convalescence, intéressée, a failli m'octroyer 2 mois. Mais un major remarqua que, si au bout d'un mois, ça n'allait pas mieux, je serais toujours à même de demander une prolongation.

Voici donc ce que je voudrais savoir : si, au bout de mon congé, je me trouve à Josselin, où faudra-il que je présente pour tâcher d'obtenir une prolongation : à Josselin même, à Ploërmel, à Pontivy ou bien çà Vannes ? Cette demande doit-elle être faite par écrit ? Quelles démarches ?

Je crois que vous pourrez sans doute me renseigner là-dessus. Et vous seriez bien aimable de m'envoyer ce renseignement au plus tôt. Car, d'après cela, je verrai si je dois finir mon congé à Josselin, avant de retourner à mon dépôt de Poitiers, ou bien revenir auparavant à Paris. Bref, cela me fixera pour mon séjour en Bretagne.

Josselin, le 14 janvier 1916-

Je suis au pays natal depuis lundi matin. J'en suis bien aise.

Mais la santé n'est toujours pas fameuse.

Ca ne se remet que tout doucement.

Mme Berthier est avec moi.

An réponse à votre aimable invitation, je vous avise de notre intention d'aller vous voir jeudi prochain, 20. Je pense que cette date vous conviendrait le mieux, à cause des classes.

Naturellement, s'il y avait empêchement de votre côté, n'hésitez pas à nous en avertir. Surtout, pas de dérangement : à la bonne franquette.
Ma femme et moi nous prendrions le train de 6h30 à Josselin, lequel, m'a-t-on dit, doit arriver à Pontivy vers 10h
Berthier- rue Olivier de Clisson- Josselin-

Josselin le 16 janvier 1916-

J'ai reçu aujourd'hui votre lettre.

Je suis vraiment contrarié de savoir que le jeudi vous dérange au point de ma visite. D'autre part, il est fort regrettable que vous soyez souffrant.

Fâcheusement, il nous sera impossible d'aller chez vous dimanche prochain, 23...car, ce jour, nous serons dans le train. Et je ne puis différer, même d'un jour, mon retour à Paris, à cause de ma permission...

Que tout cela est donc ennuyeux !

Mais, je vous en prie, ne vous gênez pas avec nous : malgré tout le plaisir que nous aurions de nous revoir, si notre visite de jeudi devait vous causer tant de dérangement, dites-le moi par télégramme.

Ce serait parti remise...à la fin de la guerre. N'hésitez donc pas.

Hier après-midi, j'ai vu les parents d'Evennou. Ils ont été très affectés- mais, siont aussi très fiers- de la mort glorieuse de leur fils Marcel.

Avec mes regrets de vous savoir mal portant.

P.S- Le pays natal me fait du bien Je me sens fort mieux ces jours ci

J'ai retrouvé ici un camarade d'école, major pharmacien à l'hôpital temporaire de Josselin. Je serais enchanté de lui faire lire mes articles de guerre du « Journal de Pontivy »

J'ai un article pour vous.

Le 20 janvier 1915-

Excusez moi. Dans ma dernière lettre, je crois avoir oublié de vous remercier pour les lignes émues que vous avez consacrées à mon pauvre frère dans le « Journal de Pontivy ». Une mienne cousine, qui est boulangère à Vannes, m'envoie une coupure de « l'Ouest-éclair » qui reproduit le même filet. Merci encore.

Le canon gronde, gronde...Et moi, j'écris...

Un salut de Lorraine

Paris, le 30 janvier 1916-

Comme je m'apprêtais à vous écrire, je reçois votre mot du 29 et le paquet de journaux (Nouvelliste du Morbihan)-hier, j'en avais déjà reçu 10 numéros. Grand merci.

Oui, mon cher ami, j'ai obtenu une prolongation de convalescence d'un mois. Après une première visite passée à la Place de Paris, je fus envoyé, pour supplément d'information, auprès d'un grand spécialiste, le docteur Mathieu, de l'hôpital Saint-Antoine. Or, voyez ma chance, ce médecin me soigne justement depuis une quinzaine d'années ! Ma prolongation ne faisait donc aucun doute ?

J'en suis bien content. Et, ma femme aussi, naturellement.

Mais croyez-vous qu'on m'a supprimé ma solde de convalescent (1fr30 par jour) ! Et je suis astreint à un régime spécial, assez coûteux : lait, œufs, crèmes, veau, poulet, poisson, etc...

Après 14 mois de front ! O bureaucratie !...

L'on ne fait rien pour encourager les Poilus.

Oui, depuis 5 ans, je suis adhérent à la Société des Gens de Lettres. L'on y profite des conseils de la Société ; l'on y peut décrocher quelque prix littéraire. Par ailleurs, la Société s'occupe de vos intérêts, se charge de la reproduction de vos articles, etc... Pour plus de renseignements, vous pourriez demander les statuts au Délégué.

Paris, hier soir, a connu des « émotions de guerre ». Un Zeppelin est en effet venu vers 10 h, nous bombarder. Ma femme était au lit ; moi, je lisais, lorsque se produisit le branle-bas. Ayant déjà été « Zeppeliné » à Nancy, je n'en fus pas autrement ému. Un voisin, soldat de l'Argonne, et moi, nous nous mîmes en devoir de rassurer et remonter les gens de la maison, un peu sans dessus dessous par cette alerte : des femmes et jeunes filles descendaient en chemise à la cave ; plusieurs, nerveuses, se trouvaient mal...

Les bombes furent jetées dans nos parages. La dernière, à 300 mètres de notre home, défonça la voûte du métro et projeta un arbre sur la marquise d'un café proche !

Après les explosions, sorti avec mon voisin poilu pour se rendre compte, nous retrouvâmes nos épouses se réconfortant devant une théière bouillante ; ma femme avait l'allure avec sur son dos mon pardessus de civil et sur sa tête ma casquette ! Tableau de guerre à Paris !...

Aujourd'hui, une foule de visiteurs déambule par les rues du quartier.

J'ai conservé le meilleur souvenir des quelques bonnes heures passées à Pontivy, en la compagnie de votre famille.

Pierre Laurent était, ce jour-là, à Belz. Il m'a écrit de là-bas. C'est sa 2^{ème} permission.

Je vais remercier M. Catherine.

Allons, mon cher ami, je vous serre bien fortement la main.

Paris, le 4 février 1916-

Seriez-vous assez aimable de me faire parvenir deux autres exemplaires du « Journal de Pontivy » du 30 janvier. Je serais heureux de les envoyer ensuite à deux amis au front. Merci d'avance.

Comment va votre santé ? Bien je l'espère.

Moi, je vais à souhait en ce moment. L'appétit va bien. La digestion s'opère assez bien. Aussi les forces reviennent-elles progressivement.

Quel bonheur de se revoir, bien tranquille, après tant de journées tourmentées, dans son intérieur ! Parfois je crois rêver !...

J'ai reçu, ce matin même, un mot d'Evennou. Il va bien. Il nous remercie de la carte que lui adressiez de Moulin-Gilet.

Vilain temps à Paris.

Jean Bougaud m'écrit que lui et les camarades morbihannais de sa compagnie, lisent toujours avec plaisir le « journal de Pontivy ».

Il m'annonce sa proche venue à Paris.

Durocher a été enchanté de mon article du « Nouvelliste du Morbihan ».

Paris, le 21 février 1916-

Merci pour votre mot du 12.

...Je suis surpris de savoir le commandant Bertieux à Pontivy. Certes, j'aurais été heureux de lui serrer la main. Je le connais très bien. Je le rencontrais dans les fêtes bretonnes de Paris, ainsi qu'aux fêtes du « Fureteur Breton ». C'est un breton charmant, très lettré. Il possède dans sa bibliothèque les ouvrages de presque tous les auteurs bretons. Je crois lui avoir signalé, en son temps, Au cœur de la Bretagne. Veuillez à la première rencontre, lui donner le bonjour de ma part.

En bon souvenir de lui, je lui dédie l'article que vous trouverez ci-inclus : Brouilles de guerre. Ce sont des scènes notées lors de mon séjour à Josselin-Ploërmel. Comme j'ai encore plusieurs de ces petites « brouilles » à citer, je vous donnerai une suite.

Voilà de quoi décider les Pontivyens susceptibles d'avoir « le cafard ».

La santé continue d'être bonne.

Le premier mars, en route pour Poitiers.

Après...Je voudrais bien aller à Salonique.

Ma division, qui était en Lorraine depuis le début de la guerre, est maintenant en Champagne depuis une huitaine de jours. Sale coin !...

P.S- Ci-inclus, une notice se rapportant aux suppressions des soldes de convalescence....

Poitiers, le 3 mars 1916-

Me voici donc dans le Poitou, pays du fromage de biques et même...des dolmens. Je suis présentement dans une compagnie d'inaptes. Je ne sais combien de temps j'y resterai. Ma compagnie est logée dans un ancien couvent des Dominicains (à Marnay, j'étais dans un séminaire, à Dôle dans un collège de Jésuites)

Bonne poignée de main

Poitiers, le 15 mars 1916-

J'ai bien reçu le « journal de Pontivy » du 12. Mon camarade James, instituteur de Guehenno, l'a lu avec plaisir.

Cette fois, la censure Pontivyenne s'est montrée large.

Avez-vous envoyé à M. Garaude l'entrefilet coupé dans le numéro du 5 ?

Hier après-midi, la commission m'a octroyé un mois d'inaptitude.

Je passe à la 27^{ème} compagnie C-2.

P.S- ma femme vient de perdre l'aîné de ses beaux-frères (territorial de 40 ans) victime des gaz asphyxiants devant Verdun. Ce pauvre garçon (1^{er} prix de flûte au Conservatoire de Bordeaux) était professeur de musique et dessinateur dans cette ville.

Hélas !...

Saint-Julien d'Ars, le 23 mars 1916-

13 kms de Poitiers

En promenade militaire, je vous adresse du Poitou mon meilleur bonjour.

Paris, le 24 mars 1916-

Je pense que vous avez bien reçu la carte que je vous ai adressé hier, de Saint Julien-l'Ars, charmant chef lieu de canton de la Vienne. Hier soir, nous avons logé chez l'habitant. Moi j'étais chez un quincaillier qui a trois fils au front. J'ai été reçu d'une façon touchante. Le matin, avant le départ, on m'a offert un petit déjeuner, puis rempli gracieusement mon bidon de vin gris du Poitou.

Ces attentions contrastent avec celles à rebours de certains gradés du dépôt qui n'ont guère d'égards pour les hommes, blessés ou malades. La majorité des gradés sont gentils. Mais il existe quelques spécimens de sous-officier (des jeunes de 22 ou 23 ans) qui considèrent les soldats de 35 à 45 ans comme des bleus de la classe 17 et font des misères à de pauvres blessés. Dans les journaux on dit qu'être blessé au front est un grand honneur, mais pas au dépôt...ce semble plutôt un déshonneur. Je ne puis comprendre que des français qui se battent

si courageusement soient ainsi malmenés par des blancs becs. Ce n'est pas encourageant... Vous ai-je dit, dans ma dernière lettre, que j'étais classé inapte pour le front pour un mois ? Mais on ne chôme pas...

Dimanche dernier, j'ai eu le plaisir de revoir ma femme à Paris, en permission de 36 heures. Mais ce plaisir m'a valu deux jours de consigne. Motif : n'avait pas attendu pour partir à la gare, le détachement spécial. J'ai péché par crédulité, des camarades m'ayant dit que ce détachement était déjà parti. Or...

L'adjudant qui m'a infligé cette ...retenue (ma 1^{ère} punition militaire !) est un instituteur de la Vienne.

Dîtes donc, je n'ai pas encore reçu le Journal de Pontivy du 19. Comment cela se fait-il ? Je serai pourtant bien content de le lire.

Soyez donc assez aimable de me l'envoyer.

Ci-inclus quelques fleurs d'ajoncs cueillies pour Mlles Gilles, hier, à Saint Julien-l'Ars ; il y en a aussi pas mal dans la campagne poitevine.

Ci-inclus également passage d'une lettre de mon beau-frère, poilu d'Alsace, puis de Salonique, qui fit la fameuse retraite de Vardas. Elle est délicieuse de stoïcisme et de belle humeur.

Poitiers, le 5 avril 1916-

Merci pour votre carte de Cesson

J'ai reçu tout à l'heure le « Journal de Pontivy » du 2. Fort intéressant ce numéro ; bel article d'Evenou, reproduction d'un article premièrement censuré, entrefilet concernant le château de Pontivy

Le « Journal de Pontivy » intéresse aussi énormément, l'instituteur morbihannais James, lequel depuis 7 jours, se trouve être mon propre caporal d'escouade.

La santé va tout doucement.

Cet après-midi, j'ai été vacciné pour la 5^{ème} fois contre la typhoïde...

Poitiers, le 17 avril 1916-

A la bonne heure ! Je reçois maintenant le « journal de Pontivy » régulièrement le lundi matin.

Je vois que les occupations ne vous manquent pas en ce moment. Tous mes compliments pour votre bel exposé au Comité des Intérêts Artistiques et Touristiques de Pontivy. Ce morceau a fort intéressé aussi votre voltigeur James.

Ce dernier vient d'être affecté à l'ordinaire de la compagnie. Il m'a prié de vous donner le bonjour.

Moi, je crois bien que, mon inaptitude finira cette semaine, je passerai à la 26^{ème} compagnie. Cette compagnie est logée dans les mêmes bâtiments que la 27^{ème} C-2, au grand séminaire.

La censure de Pontivy est plutôt réjouissante. La coupure de la dédicace à M. Bertreux me rend rêveur ! Je n'ai encore rien reçu de celui-ci.

Hier, j'ai adressé au Nouvelliste du Morbihan un petit article sur les Cloches de Guerre de Léon Durocher. Cet article serait d'actualité pour Pâques. Je l'ai envoyé directement à Cathrine, pour qu'il arrive à temps. Je pense qu'il l'insérera.

Poitiers,, le 18 avril 1916-

Vendredi prochain, je passe à la 29^{ème} compagnie, à Chinon. Là-bas, on n'est pas encaserné, mais disséminés par la ville. Quand j'y serai, je vous donnerai mon adresse exacte.

Pour Pâques, 4 jours de permission, en deux séries. Comme j'arriverai à Chinon, vendredi soir, je serai sans doute de la deuxième séries (départ mardi prochain).

Le caporal James a fait lire Scènes de dépôt à deux lieutenants de ma compagnie. Mon article a eu du succès auprès d'eux. Ils vont le faire voir au commandant du dépôt, le héros de l'article...

Poitiers le 20 avril 1916-

Mon article Un beau geste a, au dépôt de Poitiers, un succès inespéré. Tout le monde se le passe de main en main : le commandant, les autres officiers, sous-officiers et soldats. Mieux, les légumes en voudraient un numéro. Soyez donc bien gentil, si cela est possible, d'en envoyer quelques exemplaires.

P.S- J'y songe, ne pourriez vous inscrire à l'encre ce que la censure a supprimé : la dédicace et le reste.

Tout le monde m'arrête, me dispute ou plutôt se dispute le journal de Pontivy...

Chinon le 22 avril 1916-

Depuis hier, je suis à Chinon. Coquette cité aux bords de la Vienne, patrie de Rabelais, vieux château de Charles VII, maisons à pignons et auvents, rues pittoresques, hostelleries avenantes...

Ce soir, je m'en vais à Paris en permission de 4 jours.

Je crois que mon tour de départ au front est proche...

Le courage des poilus se raffermi, débarquement russe à Marseille, ultimatum américain à l'Allemagne, impuissance Boche devant Verdun, etc...

Allons, l'horizon s'illumine...Ca va....

Paris, le 25 avril 1916-

... Ma femme n'a pas reçu le n° du 16. Si bien qu'elle ignorait mon article : un beau geste. Ayant donné le mien à Poitiers je serais bien aise d'en avoir un pour ma collection, justement à cause de la petite opération anastasiaque.

Et votre santé ? Ce n'est vraiment pas de chance que vous ayez commencé vos vacances de Pâque au lit. J'ose espérer qu'elles se seront mieux terminées.

Cet après-midi, lisant le Bulletin de la Société des Gens de Lettres, j'y ai vu votre admission en qualité d'adhérent. Tous mes compliments, mon cher confrère.

Je vous envoie, sous bande, un numéro du Breton de Paris. Vous y lirez, sous la signature Pierre Kernevel (docteur Le Fur), un article (douloureux conflits) vraiment odieux. Et cela à cause des Cloches de guerre de Léon Durocher. Celui-ci, sous prétexte que son grand père paternel était Bavarois, y est basement injurié. Cela vous donnera, comme à beaucoup de Bretons honnêtes, une nouvelle idée de l'âme fielleuse et vilaine du Docteur des Bretons de Paris.

C'est le père Garaude qui me fit connaître cet article. On dirait que j'en ai eu la prescience, car ma « fontaine pascalle » du « nouvelliste du Morbihan » semble comme une réplique.

La meilleure des répliques à cette « bave lefurienne », sera donnée par le préfet d'Angers, lequel au cours d'une grande fête de charité, doit faire interpréter les Cloches de guerre de Durocher par de bons artistes.

Mais quelle mentalité, n'est-ce pas !...

Le président des Morbihannais de Paris » vient de monter en grade : Capitaine de l'Etat-Major d'un corps d'Armée.

Mes vacances pascales se passent très bien. Arrivé à Paris dimanche matin, à 7h, je reprends le train pour Chinon demain soir à 10h. Temps magnifique.

Chinon, le 4 mai 1915-

L'histoire anastasiaque que m'a contée Durocher est vraiment cocasse.

A mon retour de permission de Pâques, je suis entré au groupe des mitrailleurs en qualité d'élève. Cela est intéressant et me procure de nombreux avantages, dont le moindre n'est pas le recul du tour de départ au front.

Après avoir logé trois jours dans un couvent de Dominicains, je suis maintenant dans un joli château, à 2 kilomètres de Chinon. Ce qu'on déménage souvent !

Dernière heure- Ayant demandé une permission agricole de 15 jours, pour aller chez mon beau-père, dans la Haute-saône, je pars aujourd'hui même. Je vais passer par Paris.

Chinon, le 17 mai 1916-

Je vais encore déménager. Samedi matin je me rends à Poitiers pour y faire un stage de 25 jours au centre d'instruction des mitrailleurs. Aujourd'hui, il y a encore eu un départ sérieux pour le front. Les dépôts se vident lentement.

Je n'ai pu aller dans la Haute-Saône. Le soir même que je devais partir, les permissions agricoles furent supprimées, justement à cause des départs incessants de renforts. Cette semaine, je devais aller chez moi à Paris, en permission de quatre jours, mais, sous prétexte que les hommes de mon équipe n'auraient pas assez d'instruction théorique, un mauvais adjudant-chef s'opposa à notre départ et réussit...Méchanceté ou jalousie ? Cela est inconcevable en temps de guerre. Si la censure était moins revêche, ce Mauvais geste serait un pendant tout indiqué à mon article Un beau Geste. On y reviendra après la guerre.

Le B.D.P est toujours aux chausses de Durocher. Drôle de façon de pratiquer l'Union sacrée ! Et dire que ces gens-là qui, très avant la guerre, connaissaient les origines de Durocher le traitaient en ami. Quels ... !

Mais c'est fort embêtant pour le pentyern...

P.S- Je vais encore faire appel à votre obligeance en faveur d'un ancien camarade de combat du 52^{ème}, le morbihannais Jean Ribouchon, originaire de Trédion.. Vous eûtes déjà l'occasion de rendre service à ce brave garçon, au sujet d'une demande d'allocation faite par sa sœur pour les enfants de celle-ci. Vous vous en souvenez ?

Ce « pays » n'est guère heureux. Célibataire et garçon de café à Paris, ses petites économies fondirent au bout de quelques mois de guerre. Sa seule parenté consiste en sa soeur, laquelle, dont le mari est mobilisé, n'a jamais pu gâter son frère au cours de la campagne. Or, je sais par les camarades Bougaud, Conan, etc... que le pauvre Ribouchon s'ennuie beaucoup...sauf quelques rares lettres de sa sœur, il ne reçoit jamais de correspondance de personne, ni de ces « gentilles » qui font tant plaisir aux poilus des tranchées.

A noter qu'il n'a jamais été évacué du front. Ne pourriez-vous signaler son cas à quelque bonne âme de Pontivy ?...

Mais Ribouchon est un garçon très délicat. Il ne faudrait pas lui laisser croire qu'on le considère comme un malheureux bougre, mais comme un soldat digne d'intérêt et de sympathie et que son ancien camarade Berthier aurait signalé à de si bons français qui admirent la bonne tenue morale de nos pauvres soldats. Je suis certain que quelques bons mots feraient un plaisir énorme à ce brave gars. Eh, de mon côté, je vous serais très reconnaissant de votre intervention amicale...

Ne pourriez-vous me donner l'adresse actuelle de CH. Géniaux ?

Poitiers, le 25 mai 1916-

Bien reçu votre dernier mot. Merci. La censure pontivyenne devient vraiment pointilleuse. Comment ne comprend-elle pas que mon article Un pessimiste est d'une certaine portée morale ?...Au cas où cet article ne pourrait passer, veuillez donc me renvoyer les manuscrits à mon adresse civile (je n'en ai pas le double). Je le publierais plus tard. Seriez-vous aussi aimable de dire, en deux ou trois lignes, que cet article a été interdit par la censure, afin de faire connaître aux lecteurs du « journal de Pontivy » que je ne les ai pas oubliés.

Je me plais très bien au centre d'instruction de mitrailleurs de Poitiers. Modèle d'organisation, dont l'auteur, un capitaine, est un officier de haute valeur. Je vous écrirai un article sur cette merveilleuse organisation...

Ce que vous me dites au sujet de Durocher est fort intéressant. Soyez tranquille. Je garderai le secret.

Merci pour Ribouchon. Ce pauvre gosse bien reçu chez moi durant sa dernière permission, vient d'écrire une lettre charmante à ma femme...

Merci aussi pour l'artilleur Wolt. Donnez moi donc l'adresse de ce dernier. Je l'ai égarée. Je voudrais lui écrire un petit mot.

P.S- vu dimanche dernier le caporal instituteur James, lequel vous donne le bonjour.

Secteur 20, le 2 juin 1916-

Je profite du départ d'un permissionnaire pour te mettre quelques cartes de Saint-Dizier où je me trouve actuellement. Je pense que cela te fera plaisir. Je reçois régulièrement le « journal de Pontivy ». Merci. Une fois lu, je le passe aux amis de la région pontivyenne. Je te garantis qu'il est plusieurs fois lu et relu. Ne pense-tu pas que les vieux instituteurs R.A.T qui sont à l'armée seront rappelés pour le 1^{er} octobre prochain ? Edouard Petit dans l'Evènement, Lucien Descaves dans le Parisien, Jean d'Orsay dans le Matin ont pondu des articles en notre faveur, mais je doute qu'ils réussissent.

Ah ! Mon vieux d'ici on entend le canon et ça tonne d'une façon formidable depuis quelques jours. Hier, les Boches sont venus bombarder Bar-le-Duc avec des avions. Il y a des dizaines de tués et blessés mais les journaux n'en parleront sans doute pas tout de suite. Il faudra sans passer encore un hiver par là, et pourtant on commence à s'en fatiguer. Nous autres à l'arrière front nous n'avons pas droit de nous plaindre. Toutefois nous faisons connaissance des maladies que nous ne connaissions pas.

Poitiers, le 2 juin 1916-

Je vous adresse un autre article sur le Centre des mitrailleurs de Poitiers.

Vous serait-il possible, si vous n'avez rien de retenu pour la Pentecôte, de passer cet article à cette date ? Je vous en serais bien obligé. Avant de quitter Poitiers le 14, à fin de stage, je serais enchanté d'en donner connaissance au Capitaine Directeur et aux officiers et sous-officiers instructeurs.

P.S- Dans un nouvel article, je ne crois pas que la commune de Pontivy puisse trouver matière à...ce que vous savez...

Poitiers, le 15 juin 1916-

Ce petit mot à la hâte. Je fais mes préparatifs de départ. J'ai beaucoup travaillé au centre depuis une huitaine. Mon stage a pris fin aujourd'hui. Demain matin, je serais de retour à Chinon. Dès aujourd'hui, je suis disponible pour le front.

Merci pour le dernier « Journal de Pontivy ». Mon article a obtenu son petit succès au Centre de Poitiers. Je l'avais également adressé à Cathrine. Celui-ci m'a écrit un mot fort aimable, me disant qu'après la guerre il reproduirait, de temps en temps, de mes contes et articles.

Ai été chez moi dimanche dernier, grâce à une petite permission de 24h. Vous m'aviez annoncé l'envoi du manuscrit d'Un Pessimiste. Ce manuscrit n'était pas encore à destination dimanche.

Chinon le 18 juin 1916-

Me voilà à nouveau installé à Chinon. Combien de temps y resterais-je ?...

Tous les « poilus » sont enchantés des succès russes. Ça va...

Figurez-vous que, à mon arrivée ici, j'ai été assailli par les sous-officiers du groupe des mitrailleurs. Ils savaient que j'ai écrit un article sur le Centre de Poitiers. Tous voulaient le lire. Malheureusement, je ne pus les satisfaire, n'ayant plus un seul journal en ma possession.

Donc, à ce sujet, je m'adresse encore à votre habituelle obligeance. Je serais très enchanté d'avoir encore quelques exemplaires du Journal de Pontivy du 11. Je ferai grand plaisir à mes chefs de Chinon. Merci d'avance.

Envoyez-moi ces exemplaires (une dizaine, si possible), à mon adresse civile, où je vais me trouver d'ici deux ou trois jours.

Savez-vous que j'aborde une autre branche artistique : le dessin. Cela me prit au Centre de Poitiers, où, comme télémètreur, j'étais obligé de faire des croquis perspectifs du terrain. J'ai pris goût au crayon. A mes loisirs, je croque des camarades (des types). Cela fait la joie des poilus de mon entourage. Vous voyez qu'en guerre on peut se donner à divers métiers !

Le 24 juin 1916-

Du cœur de la France, le sonneur de « cloches de guerre » Léon Durocher et moi, vous envoyons, au Cœur de la Bretagne, notre bon souvenir

Paris, le 26 juin 1916-

Ce petit mot à la hâte

Je viens de passer chez moi une permission de 5 jours. Je repars ce soir même à Chinon. J'emmène avec moi ma femme, laquelle passera là-bas, près de moi, son congé annuel de 15 jours. Cela lui fera du bien.

Reçu le manuscrit de Un pessimiste. Ça ne vous contrariera pas que j'essaie de passer cet article dans le Nouvelliste du Morbihan ? La censure de Lorient sera peut-être moins sévère que celle de Pontivy.

Avez-vous reçu mon mot de Chinon par lequel je vous demandais un nouvel envoi de quelques exemplaires du « journal de Pontivy » du 11 juin.

Poitiers, le 29 juin 1916-

Ce petit mot à la hâte.

J'ai quitté le dépôt de Chinon hier, rappelé à Poitiers pour un renfort. Je suis versé au 268^{ème} de réserve et m'en vais au front cette nuit même. On a raflé tous les hommes disponibles du service armé des classes 1915 à 1890.

Je retourne au front dans les mêmes dispositions d'esprit qu'au début de la guerre, avec seulement l'espoir que la fin en sera proche.

Mais j'ai eu la contrariété de laisser ma femme, hier, à Chinon, où elle était avec moi depuis dimanche dernier et devait y passer 15 jours de vacances. C'est un contretemps désagréable.

Lorsque je serai rendu) à destination, en Champagne, paraît-il, je vous donnerai aussitôt ma nouvelle adresse.

Ci-inclus, un petit « verbiage » sur le mot « poilu ». Peut-être serai-je assez longtemps, désormais, sans rien vous envoyer ? Cela dépendra du temps de loisir dont je pourrai disposer. Je vous quitte. Excusez-moi. Toutes mes affaires à préparer...

Plus de Poilus ! Pourquoi donc ?...

Il y a quelque temps, un confrère déclarait ouvertement, quoique d'une façon spirituelle, la guerre au mot « poilu ». Il préluait ainsi : » Décidément, les soldats, les vrais, ne peuvent pas s'habituer à ce fameux nom de « poilus », sous lequel beaucoup de gens, bien intentionnés, croient pouvoir proposer nos héros à l'admiration du monde. »

Eh bien, à ce sujet, je me permettrai de chercher chicane à ce confrère...une chicane courtoise s'entend..

Il a eu grand tort, à mon sens, de généraliser.

Certes, je veux bien admettre que dans certaines formations, certains corps d'armée, même, le terme de « poilu » soit ou boudé ou mésestimé. Les mots nouveaux sont comme les modes nouvelles, qui ne peuvent plaire à tout le monde. Mais...

Mais je puis affirmer, ayant été longtemps sur le front de Lorraine, que le terme incriminé par notre confrère y est en honneur. Et pourtant les régiments qui forment l'armée de Lorraine sont de provenances diverses. Et qui use du fameux mot ? Exclusivement les sous-officiers et les soldats. Bien mieux, les derniers, non contents de se qualifier entre-eux de « poilus », assaisonnent encore de ce mot jusques à leur correspondance. Certains soldats écrivent aux leurs : » A l'attaque de ...j'avais à mes côtés les poilus un tel et un tel... » Alors ?... Par exemple, ne leur demandez pas l'origine de ce mot « à la mode ». Ils ignorent absolument qu'il ait été lancé sur les Boulevards de Paris. Un beau jour, au début de la guerre, il est parvenu aux tranchées et aux cantonnements et ils l'ont, eux aussi, spontanément adopté ; Ils ne le lâcheraient pas maintenant après bientôt deux ans de guerre, même... pour une marmite boche...

Ont-ils tort, ont-ils raison, ces braves soldats ?...Affaire d'appréciation personnelle. N'allez pas surtout leur avancer que ce terme de « poilu », qu'ils ont fait librement leur, est « bête » ou un peu « indécent ». Ils ne vous comprendraient pas.

Je crois même pouvoir assurer qu'ils attachent à ce mot un sens épique et viril tout à la fois. Tous les soldats de France, qu'ils soient barbus ou imberbes, par leur belle et inlassable ardeur à combattre le Boche maudit, ne font-ils pas tous preuve d'une virilité étonnante ?

Aussi bien, laissons-les employer, à leur gré, le langage qui leur peut plaire.

*

* *

Si, je le répète, le mot de « poilus » est fort en honneur dans certaines unités, par contre, celui de « bonhommes » n'est que peu usité. Je sais un adjudant du Xème .. territorial (mon premier régiment) qui s'en servait. Eh, je dois l'avouer, cela n'avait pas le don de plaire aux hommes. « Des « bonhommes » ! se rebiffaient-ils. Pourquoi pas des « mollusques » ?...Ces braves gens, en effet, donnaient à ce mot de « bonhommes » une définition de mollesse, de sans-ressort. « L'adjudant » veut donc nous vieillir davantage ? » disaient-ils encore, assez

ingénument.

O bizarrerie de l'esprit de nos combattants !

*

* *

D'autre part, j'ai mentionné que les officiers de l'armée de Lorraine, à l'encontre de leurs subordonnés, n'employaient guère, en grande majorité, le terme de « poilu ». Cela est vrai également.

Mais alors, de quel vocable usent-ils envers leurs hommes ? Ceux-ci sont assez nombreux et varient suivant les régiments.

Dans tel régiment du recrutement de la Seine, les soldats sont simplement des « hommes » ; dans tel autre régiment du Poitou, des « types » ou des « drôles ». Tel colonel appelle ses « enfants » des « lascars » ; tel chef de bataillon, des « numéros » ; tel capitaine, des « loustics » ; tel lieutenant, des « chevreuils », etc..

Toujours les soldats acceptent ces vocables originaux, qui proviennent de chefs paternels, avec infiniment de bonne humeur. Ils n'y voient nulle malice ; simplement une fantaisie verbale du supérieur.

Inutile donc de philologuer sur les appellations de guerre de nos braves soldats : gars, fieux, gônes, hommes, bonhommes, lascars, types, drôles, numéros...ou poilus, qu'importe les mots à ces héros.

Si, un seul les obsède, les tient toujours en haleine, survolte leur courage ; un mot pour lequel ils vont bientôt tenter l'effort suprême ; un mot qui sera clamé fièrement par des centaines de mille de poitrines et fera tressaillir d'aise le Monde civilisé ; Ce mot c'est : Victoire.

Chaumont le 2 juillet 1916-

J'ai quitté Poitiers le 31 juin à 3 h du matin. Depuis, je voyage : Tours, Orléans, Montargis, Sens, Laroche, Bologne, Chaumont. J'ai couché dans cette dernière ville, cette nuit, au cantonnement.

Je repars...Bon souvenir

Le 4 juillet 1916-

Je viens d'arriver à destination...

Malheureusement, il fait vilain temps depuis hier : Orages et fortes averses.

Pour l'instant je suis dans un camp.

Je ne puis pour le moment vous en dire davantage.

Cagna Marie-Louise le 8 juillet 1916-

L'autre jour, je vous ai envoyé, sur une carte, mon adresse de la 20^{ème} Cie (dépôt divisionnaire). Je n'y suis resté qu'un jour. J'appartiens désormais à la 17^{ème} Cie
Me voilà donc redevenu tout à fait « Poilu ».

De mon logement actuel- une belle cagna neuve, que j'ai baptisée hier Marie Louise (prénoms de ma femme), en l'honneur de l'anniversaire de mon mariage- je vous donne un peu plus longuement de mes nouvelles.

Dans mon nouveau régiment, le service est plus pénible qu'au 325^{ème}. Et, quoique mon secteur ne soit pas très mauvais en ce moment, le danger est tout de même plus grand qu'en Lorraine. Car, outre les bombardements par batteries et avions, les coups de mitrailleuses et de fusils,

ici, il y a encore le jet de torpilles et grenades (les tranchées ennemies ne sont qu'à 20 mètres des nôtres), les mines et les gaz asphyxiants. Toute la boutique infernale, quoi !... De plus, la relève est très dure (L'on doit faire des 12 et 15 kilomètres par les tranchées et boyaux marneux).

Avant-hier, mon bataillon est monté aux lignes. Présentement, je me trouve en seconde ligne, à 1 kilomètre des Boches. Je loge dans une cagna joliment construite et agencée, à 5 ou 6 mètres sous terre. On y est bien à l'abri.

Le spectacle de la nature par ici est désolant et lamentable. : terrain ravagé par les obus et les mines, arbres déchiquetés, réseaux de fils de fer hachés, etc...Il faut vivre dans ce milieu infernal pour s'en faire une idée exacte.

Parmi ce chaos, quantité de cimetières militaires et de tombes isolées. Peut-être, l'un de ces jours, le hasard me conduira-t-il devant la tombe de ce pauvre Pégot-Ogée ?...

Chaque nuit, c'est grand feu d'artifice...

Vous savez, le soldat français est vraiment extraordinaire. Le civil ne peut se rendre compte de notre vie de fatigues et de misères. Malgré tous, l'on supporte tout cela très courageusement, stoïquement. La patience, la ténacité et la foi sont nos vertus principales. C'est extraordinaire ce que la nature humaine a de ressort ! Notre tâche, je puis le dire sans exagération, est surhumaine. Par instants, l'on croit vivre dans un autre monde.

Jusqu'à nos allures...Si vous me voyiez à cette heure même où, assis devant l'escalier de ma cagna, je vous griffonne ces lignes ! Je n'ai rien d'un gandin : un bloc de craie des godillots au casque ! Pas besoin de se maquiller pour faire l' « homme de plâtre ».

C'est nature !...

En ce moment même, les deux artilleries ennemies s'adressent avec fracs « leurs compliments ».

Fâcheusement, depuis une semaine, le temps est épouvantable : averses de pluie et grand vent. Ca ne fait pas l'affaire des Poilus.

Les journaux nous parviennent bien ici chaque jour. Comme on les dévore actuellement ! Les nouvelles de la guerre, très favorables aux Alliés, sont toujours bonnes et réconfortantes. Cela raffermi encore notre patience et notre courage.

Jusqu'à présent, j'ai passé indemne à travers les dangers. J'ai toujours bon espoir de m'en bien tirer jusqu'à la fin de la guerre qui, espérons-le cette fois, ne tardera pas désormais à venir.

Ma santé est bonne.

Je pense qu'il en est de même pour vous et votre famille.

S'il m'arrive de vous négliger, vous m'en excuserez, n'est-ce pas. Je disposerai désormais de moins de temps que par le passé.

Je vous quitte. Je suis un peu fatigué. L'on ne se repose qu'irrégulièrement et imparfaitement : tantôt la nuit, tantôt le jour.

Excusez mon bavardage à bâtons rompus, sans ordonnance, sans littérature. Le principal est que cela puisse vous intéresser

P.S- Mon régiment se compose de Tourangeots, de Poitevins, d'Angevins, de Parisiens, de Méridionaux et de quelques Normands et Bretons Régiment rudement éprouvé : a été reformé une huitaine de fois. Cité plusieurs fois à l'ordre du jour. .

Dans les tranchées, le 20 juillet 1916-

...Je suis en plein dans la fournaise. Dans la journée : obus et torpilles ; la nuit : grenades et coups de fusils. Voilà désormais mon programme journalier.

Je ne vous cacherais pas qu'ici je suis autrement exposé qu'au 325^{ème}. Je ne me fais guère d'illusions sur mon sort. D'autant plus que le tournant actuel de la guerre, s'il devient

définitif, promet aussi d'être le plus sanglant. M'en réchapperai-je ? J'en conserve l'espoir. Mais...A la grâce de Dieu !...

Si je vous disais que je reviens de loin pour vous écrire ce mot : je puis dire de la tombe ! En effet, il y a quatre jours, le 16 au matin, j'ai été enterré vivant. A l'heure actuelle, je me demande encore comment il se peut faire que je sois en vie ! Je m'en vais vous expliquer cela :

Le 15 au soir, mon escouade avait pris le service dans un petit poste, à 20 mètres seulement de l'ennemi. Les hommes veillèrent toute la nuit. Tout se passa assez bien. Seulement, échange de quelques coups de fusil et de quelques grenades. A h du matin, deux camarades et moi nous retirèrent dans deux abris voisins du petit poste, afin d'y prendre un léger repos. Je m'installai dans une cagna profonde de quelques mètres, en bas même de l'escalier. Les deux autres se nichèrent dans une autre cagna moins profonde, en face. Je m'endormis aussitôt, car j'étais éreinté.

Vers 4 heures, les Allemands se mirent à bombarder nos lignes à l'aide de grosses torpilles. Les deux premières, coup sur coup, tombèrent sur ma cagna. Réveillé en sursaut par un fracas formidable, la bouche et les narines pleines de gaz et de poussière, je me demandais si je rêvais ou si je vivais réellement. J'étais abruti, comme inconscient. J'avais aussi la poitrine oppressée, douloureuse. Reprenant mes esprits, je constatai avec angoisse que j'étais enterré. Je remuais bras et jambes. Puis, prenant dans ma poche ma petite lampe électrique, je songeai à me rendre compte de ma situation, plutôt critique. Un enchevêtrement de pièces de bois, à 50 centimètres au-dessus de moi, me protégeait. C'est ce qui me sauva. Sans quoi, j'eusse été écrasé net sous ces bois et plusieurs mètres de terre. Je n'osais trop remuer, de peur de voir tout s'écrouler. Un instant, j'eus une sensation de défaillance. Je me crus perdu. Par la pensée, j'adressai un adieu suprême à ma femme et à tous ceux qui me sont chers. Par bonheur, la fumée qui me prenait à la gorge se dissipait petit à petit. J'aperçus soudain une petite ouverture. Je repris espoir. Avec les mains, j'agrandis bien vite cette brèche. Je réussis à m'y faufiler ; Je me glissai encore sous des décombres et, tant bien que mal, parvins à l'air libre ; Je respirai. J'étais sauvé.

L'abri voisin était également en piteux état. Par un trou, j'entendis sortir des plaintes et des appels. Je criai à mes eux camarades, là-dedans, de patienter un peu et je courus chercher du secours, à 200 m de là, dans un boyau où je savais trouver, outre mon adjudant et mon sergent, une demi-section en réserve.

Mon caporal fut projeté violemment à terre. Un autre camarade eut un morceau de mollet enlevé par un éclat. Evacué tous les cinq sur un poste de secours, deux fusants envoyés aussitôt, après une première visite à l'infirmerie divisionnaire et les trois autres, dont moi, à l'infirmerie du régiment, en 3^{ème} ligne.

Dans un autre petit poste, voisin du nôtre et tenu par des hussards, une torpille en tua net quatre et blessa grièvement le cinquième.

Après deux jours de repos à l'infirmerie du régiment, j'ai dû reprendre mon service à la compagnie. Je n'ai aucune blessure. Mais je suis encore un peu sous le coup de la commotion ressentie : étourdissements et douleur à la poitrine et aux reins. Dans quelques jours, je l'espère, ça n'y paraîtra plus.

Et la musique continue...

Voilà déjà trois heures, cet après-midi, que j'assiste à un bombardement violent de nos lignes. Les obus et les torpilles déchirent l'air avec fracas et sans arrêt. Je suis assis dans l'escalier d'un solide abri, tout équipé, prêt à bondir en dehors en cas d'attaque. Pour tuer le temps, j'écris à des parents et amis. Je suis comme sourd par le bruit des explosions. Et puis, d'avoir l'esprit occupé maintient les nerfs en place.

Déjà, ce matin, à l'heure du déjeuner, j'eus une autre sérieuse émotion. En haut de l'escalier de notre cagna, les camarades et moi mangions. Tout à coup, une explosion proche. Un nuage

de poussières nous enveloppe. Notre manger est plein de saletés. L'on descend au fond de la cagna ; Personne de touché. Mais j'ai bien regretté mon dessert, de bonnes confitures de groseilles...

Jusqu'à présent, je n'avais jamais rien caché à ma femme. Mais, cette fois, je m'abstiens, tout au moins pour l'instant de lui parler de ma situation actuelle. Je sais par sa sœur aînée qu'elle s'ennuie beaucoup depuis mon retour au front. Aussi, de lui annoncer un début aussi brutal au 268^{ème}, elle se ferait trop de mauvais sang. Ce n'est pas la peine. J'ai criant qu'elle ne se doute tout de même de quelque chose. Mes musettes, bondées d'objets personnels, ayant été volatilisées, expédiées au diable le 16 au matin, je lui demande l'envoi de certaines choses dont j'ai grand besoin.

Et la dans diabolique ne s'arrête pas...Je dois vivre dans un cycle des enfers !...Les obus et les torpilles arrivent par quatre à la fois. Nos artilleurs répliquent. Quel potin !...

Cela ne va pas m'empêcher de dîner. Que voulez-vous !...J'ai un appétit féroce. Ces émotions vous creusent l'estomac !...

Dans trois ou quatre heures, ma demi-section, doit aller en relever une autre dans un petit poste, à 20 ou 30 mètres de l'ennemi. Belle nuit en perspective, n'est-ce pas ?...

Mon cher ami, je vous l'ai déjà dit l'autre jour, le soldat français n'est pas un homme, mais un surhomme.

Le 6 août 1916-

...Les détails que vous m'avez donné sur le procès Durocher-Le Fur m'ont vivement intéressé. Du reste, à la faconde et l'esprit du premier...Il m'a écrit aussi dernièrement à ce sujet.

Mes compliments pour votre dernier article : le Poilu et le Gendarme...Très vivant et amusant. Je l'ai fait lire ici. Les Poilus s'en sont faits des gorges chaudes. Savez-vous qu'au front les Gendarmes sont, en général, détestés par les combattants qu'ils embêtent dans les cantonnements de repos. Je me suis même laissé dire qu'il y en avait pas mal qui desséchaient au plafond de maintes caves de Verdun.

J'ai reçu dernièrement de délicieuses lettres- fort affectueuses à mon endroit- de nos amis Géniaux et Evennou. Je les conserverai précieusement.

Ma femme est maintenant au courant, par la lecture des notes-mémoires que je lui ai envoyé de ce qui m'est arrivé au cours de ma première période en ligne. Elle aurait fini de la savoir par les parents et amis. Et puis, cela est déjà lointain. Du reste, elle m'écrit avoir lu cela, avec peine certes, mais en restant forte.

Après quatre jours de repos, dans un bois à l'arrière, j'ai refait huit jours de lignes. Je me trouve encore en repos, pour quatre jours, en dessous des lignes, puis je remontrai en première ligne pour 16.

Je suis tout à fait remis de mes brutales émotions.

La santé est bonne

Au 268^{ème}, je ferai une ample moisson de notes intéressantes et d'impressions vivantes.

Je profite d'un après-midi de loisirs pour faire un peu de courrier.

Je vous adresse une petite « tartine » sur une intéressante plaquette de vies d'un poète franc-comtois de ma connaissance. C'est pour faire plaisir à un excellent ami. Merci d'avance. Comme d'habitude, vous voudrez bien m'en adresser quelques numéros, à mon adresse civile. Le Morbihannais de Paris continue à bien se distinguer au feu. Le fils du trésorier, Le Brun, de caporal-fourrier au début de la guerre vient d'être promu sous lieutenant. Porte-drapeau du régiment, croix de guerre avec belle citation. Deux autres « pays » également décorés. Vous pourriez peut-être demander copie des citations et renseignements complémentaires à M. Garaude

P.S - Au cas où il m'arriverait malheur, vous savez ce que je vous ai dit au début de la guerre : je vous autorise à demander à ma femme mes Notes- Mémoires et autres « documents de guerre », afin d'en prendre copie, vous laissant la faculté, si vous en jugiez bon, de publier ces œuvres posthumes, en les éclaircissant bien entendu. Mais espérons que cette éventualité ne se produira pas.

Le 20 août 1916-

Ce petit mot pour vous donner de mes nouvelles qui, en ce moment, ne sont pas mauvaises. J'ai été désigné pour faire un stage de 10 jours à l'école des Fusilliers-Mitrailleurs de la division. Bonne aubaine. C'est du repos et de l'agrément.

Je suis au camp Berthelot, tout proche de Mourmelon-le-Grand. Grande animation dans cette ville : civils, soldats de toutes armes du secteur et camarades russes ; cafés, brasseries, restaurants et boutiques bien achalandées. Chaque soir, j'y vais faire un tour de promenade. Cela change de la vie des lignes.

Je retourne à ma compagnie mercredi prochain.

Le 26 août 1916

...Merci pour l'insertion de ma petite notice sur A nos soldats. Si vous n'en avez pas envoyé quelques numéros à ma femme, seriez-vous assez aimable de le faire. Mon ami Léger, sergent-major, est en convalescence, proposé pour la réforme.

Je suis revenu à ma compagnie, laquelle était au repos. Je remonte en lignes, demain soir....

Le 14 septembre 1916-

Ma santé est bonne en ce moment.

Je souhaite qu'il en soit de même pour vous et votre famille.

J'ai quitté les lignes voilà une huitaine de jours. Mon corps d'armée a été relevé par un autre. Après quatre jours de repos dans un bois et trois autres dans un gros village de la Marne, je me trouve depuis avant-hier ici, à poivre, en bordure du camp de Mailly. C'est un coin délicieux : petits chalets perdus dans les feuillages. On loge chez l'habitant. Quel contraste avec la vie des tranchées...L'on se sent renaître à la vie normale, en même temps que le corps et l'esprit éprouvent un bien heureux délassément.

L'on doit être ici au grand repos, pour 15 ou 20 jours. Ensuite destination inconnue.

Tout près est un camp russe.

Les nouvelles de tous les fronts continuent à être bonnes. L'entrée en guerre de la Roumanie à nos côtés est d'une importance énorme. Mais quelle « Macédoine » dans les Balkans ! Heureusement que nous avons des chefs militaires et des diplomates qui, eux, savent voir clair là-dedans.

Géniaux, dans une lettre récente, m'annonce des événements d'une importance considérable pour octobre. Je le sais très bien renseigné. Personnellement, j'ai foi dans une fin brutale de la guerre. Je crois que celle-ci est rendue au point où doivent se produire des actions décisives.

23 septembre 1916-

...Mon tour de France continue.

Je suis ici depuis trois jours. On y est bien. Ramcrupt est un petit chef lieu de canton. L'on manœuvre.

Je suis fusilier-mitrailleur.
La santé est bonne...

Pont-de-Metz, le 7 octobre 1916-

Me voici maintenant dans la Somme, depuis lundi dernier. Je suis dans la banlieue d'Amiens. Beau pays et gens très affables.

Dimanche après-midi, au cours de mon déplacement, je passai en vue de Paris. Mais impossible de s'y arrêter, même une heure.

L'on est bien ici, à 40 kilomètres de s lignes. Combien de temps y restera -ton ? L'un de ces jours, nous monterons sans doute où vous savez. Gare à la casse !

Une note étant venue demandant des élèves officiers, mon capitaine m'a inscrit avec quelques autres camarades de ma compagnie. Une première sélection fut faite hier matin, d'après les professions des candidats et les notes des commandants de compagnie. Huit seulement furent retenus et présentés au Chef de Bataillon : 3 sergents, 2 caporaux et 3 soldats, dont moi. Une autre sélection sera encore faite, car il ne doit rester, en fin de compte, que 2 candidats par bataillon. Serais-je maintenu définitivement ? C'est douteux. Surtout s'il n'y a pas d'examen. Parmi les huit favoris se trouve déjà un substitut !...

Reçu un mot aimable de M. Bertreux. Reçu également bonnes nouvelles de Durocher et de M. Garaude.

Vous ai-je dit que dans ma compagnie se trouvent deux Nantais, lesquels lisent avec plaisir le « journal de Pontivy » ?

Vilain temps : pluie et vent.

P.S- dernière heure- il est fort question, que mon régiment quitte Pont-de-Metz demain matin, pour se rapprocher des lignes.

De la Somme, le 4 novembre 1916-

J'ai reçu hier le dernier Journal de Pontivy. Merci pour les 4 n°. Mes amis Joyau et Godin, à qui j'avais dédié mon article : Dans un petit poste d'écoute, ont été très heureux d'en posséder chacun un numéro.

Je vous disais que cet article obtient un franc succès. Tous les hommes et gradés de ma compagnie se le passent de main en main. C'est que cela a été vécu, pris sur le vif. Mes camarades de la 12^{ème} escouade, surtout, en sont très flattés : ils se sont reconnus, malgré la déformation de leurs noms.

Au sujet de cet article, l'ami Garaude vice-président des M-d-P, me décerne un brevet de belle humeur. Mes camarades Poilus me l'ont déjà décerné dans les trois régiments où j'ai déjà vécu. Civils et poilus de ma connaissance me complimentent de ma belle humeur, c'est ma meilleure récompense. Et c'est quelque chose !... Car, vous le savez, je n'ai ni galon, ni décoration. Comprenez-vous, mon humeur n'est pas tapageuse, elle s'affirme modestement, mais efficacement. C'est pourquoi, sans doute, n'est-elle pas discernée par mes chefs ? Alors que...

Je connais des soldats,-une infime minorité, il est vrai- qui ont eu la Croix de Guerre avec cette citation : bonne conduite et belle humeur. Or, voyez leur bonne conduite (à tout instant, ils font l'apologie de l'antipatriotisme et de la désertion, approuvant certains permissionnaires qui, au lieu de rentrer, disparaissent...et disant maintenant qu'ils ne rateraient pas l'occasion, si elle se présentait, de passer à l'ennemi) ; leur bonne humeur (c'est un cafard des plus décourageant et démoralisant pour les camarades de l'entourage). Naturellement, en bon Français et en fier Breton, je me suis toujours levé contre ces quelques mauvais poilus et leur ai dit, à chaque fois, leur fait, approuvé, du reste, et cela, par la majorité des autres camarades. Mais le fait existe, est réel : la Croix de guerre s'étale sur la poitrine de ces gars là !...

Au cours de cette guerre, j'aurais à mon honneur d'avoir entretenu la confiance, la patience, la foi parmi mes camarades.

Tenez, en ce moment même, sur le point de monter en lignes, les visages s'assombrissent par instant, les cerveaux travaillent, les cœurs s'emplissent d'appréhensions mauvaises. C'est que le front de la Somme est meurtrier. Savez-vous ce que j'ai imaginé pour remonter les camarades ? Je leur ai dit qu'une « bonne étoile » me protégeait (je leur ai cité des faits !), que cette étoile, par extension, protégeait toute l'escouade ; bref, que nous retrouverions tous intacts après la Somme. Eh bien, à force de le leur répéter à tous propos, ils en viennent réellement à se persuader que cela est vrai. Et voilà comment le découragement ne s'insinue pas parmi une troupe et comment la bonne humeur s'y maintient.

Cette œuvre est une grande satisfaction, intime pour moi, je vous assure.

Mon régiment n'est pas encore en lignes. Toutes les divisions du Corps d'armée y ont passé à l'heure actuelle ; les deux régiments d'active de ma division y sont en ce moment même ; seul, mon régiment de réserve, n'a pas encore bougé. C'est que mon régiment est en réserve d'armée. Quand monterons nous ? Toutes sortes de bruits courent... Nous attendons les événements.

...Je viens d'adresser au Nouvelliste du Morbihan, pour faire plaisir à M. Catherine, un article humoristique intitulé Poilus et Tommy, article vécu, dont je fus témoin et acteur.

Quelle boue par ici ! Que de boue ! Que de boue ! Il faut voir la tenue des Poilus qui reviennent des lignes !...

Dernière heure- Mon régiment monte en lignes demain. Au plaisir.

Paris le 22 novembre-

Cher Monsieur,

J'ai la douleur de vous faire part de mon affreux malheur. Mon cher mari, vient d'être tué le 15 courant à Sailly-Saillysel.

Selon ses dernières volontés vous êtes de ceux que je devais prévenir les premiers.

Soyez assuré qu'à votre égard, il avait une profonde estime, et moi je perds un bon mari. Je ne puis en croire la réalité, c'est tout à fait cruel.

Cher Monsieur, j'ai à vous dire que mon cher mari vous a choisi comme testataire littéraire et que je peux mettre à votre disposition ses manuscrits non inédits et ses Notes-Mémoires dont vous pourrez en prendre connaissance.

Pour aujourd'hui, je n'ai guère le courage de vous donner d'autres détails. Je suis tout à fait désolée.

Mme Berthier

Paris le 27 novembre 1916-

Merci pour votre lettre du 25.

Dans ma douleur je suis très touchée de voir combien mon cher mari était aimé de tous.

De tous ses amis, je reçois des lettres m'apprenant qu'il est pleuré de tous. Il était si bon ! Aussi je le regrette beaucoup, c'est pour moi une peine bien cruelle. Ce n'est que son bon souvenir qui fera que je reprendrai courage.

Cher Monsieur Gilles, je vais vous donner les quelques renseignements que vous me demandez. De plus je vous envoie en recommandé deux cahiers où mon mari écrivait chaque jour depuis une certaine date l'emploi de son temps, cela s'arrête à la déclaration de guerre où nous nous trouvions ensemble dans la Haute-Saône chez mes parents. Peut-être ces cahiers vous seront-ils utiles. Et aussi quand vous désirerez que je vous envoie ses notes-mémoires

qu'il écrivait chaque jour depuis cette terrible guerre. Je suis à votre disposition. Mon mari est né à Josselin le 11 juillet 1879.

Il a perdu sa mère à l'âge de 8 ans.. Son père à l'âge 14 ans.

Il est venu aussitôt à Paris à 14 ans chez sa tante Mme Piretti, sœur de son père qui elle-même lui fit apprendre la profession de bijoutier.

Il commença à écrire en 1907, se trouvant en convalescence dans un hôpital lorsqu'il allait se promener dans les jardins, l'idée lui vint d'écrire, il commença par remplir des petits carnets et voyant que cela était pou lui une agréable distraction, dès qu'il revint chez nous, il continua.

Il fit d'abord paraître divers petits contes, puis en 1910, « Marie-Rose la sinistrée », en 1912 « contes Bretons » et en 1913, « Jean-Louis ». A part ces trois livres il écrivit quantité de contes et nouvelles. Les heures où il écrivait, c'était le soir après sa journée de travail pendant l'hiver, et l'été il aimait se lever de bon matin pour écrire quelques heures avant de partir au travail.

Nous avons passé à Pontivy en juillet 1993.

Mon mari a été vous rendre visite en janvier 1916.

Moi je suis née à Angers.

Depuis plusieurs années mes parents (qui habitaient Paris avant) sont maintenant retirés dans la Haute-Saône.

Nous nous sommes mariés le 2 juillet 1904.

Pour la Société des Gens de Lettres il fut présenté par Mr. Le Goffic. Ses parrains étaient Mr Eugène Le Mouel, De Larmandie, Vergniolles et Couturier.

Voila cher Monsieur, j'ai répondu à toutes vos questions. Maintenant je vais vite porter cette lettre dont je suis en retard d'un courrier mais je n'ai pas pu la faire partir plutôt